

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

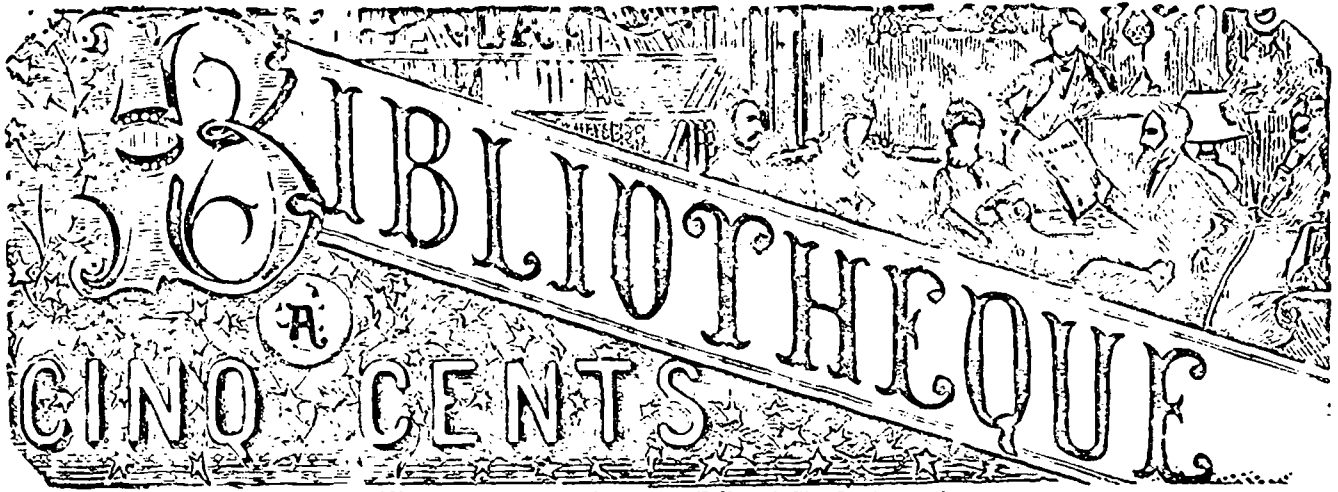
Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

L'aveugle



Publiée et imprimée par Dansereau, Belloau & Cie., 616 Rue Caig.

Vol. XV

{ PAR AN }
{ \$2.50 }

MONTREAL 28 SEPTEMBRE 1893.

{ UN NUMERO }
{ 6 CENTS }

No. 25

LE ROI DE L'AMOUR



Le bûcheron s'empressa d'aller ouvrir. Mais bientôt, à la vue de celui qui, le repoussant, pénétrait d'un bond dans la pièce... (Page 581.)

La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centimes

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jours. Pour abonnements et annonces s'adresser à

DANSEREAU, BELLEAU & Cie,

ÉDITEURS PROPRIÉTAIRES

516 Rue Craig, Montréal.

MONTREAL, 28 SEPTEMBRE 1893.

LE ROI DE L'AMOUR

I

LA MAISON DU BUCHERON

Le silence régnait dans la chaumière du bûcheron. Et cependant tout le monde y veillait, cette nuit-là, aussi bien Claude que sa fille Jeanne.

Mathurin, — un jeune parent que le bûcheron avait recueilli pour lui apprendre son métier, — n'était parvenu à lutter contre le sommeil, qu'en prenant le parti de s'introduire clandestinement dans la cuisine où le broc de piquette était encore sur la table, avec les restes du souper.

— Minuit ! prononça Claude en levant les yeux sur un vieux coucou à la caisse vermouluë.

Puis, étouffant un soupir, il échangea un regard avec Jeanne qui se tenait tout près de la fenêtre ouverte, l'oreille attentive aux mille bruits vagues provenant de la forêt.

— Tu n'entends toujours rien, fille ? demanda-t-il.

— Rien, mon père !

A cette réponse qu'on lui faisait pour la centième fois peut-être depuis la tombée de la nuit, le bûcheron laissa échapper une exclamation qui, chez lui, exprimait le redoublement d'anxiété et d'inquiétude.

Au fur et à mesure que les heures s'écoulaient, il se montrait de plus en plus tourmenté.

C'était cependant un homme singulièrement énergique sous cette apparence placide et bonhomme.

Il avait pour le moins donné, dans sa vie, autant de coups de rapière que de coups de cognée.

Frondeur engagé, il avait été l'un des coureurs les plus intrépides dans les bandes armées qui guerroyaient, souvent avec succès, contre les troupes de Sa Majesté Louis XIV.

Et en ce moment même où il subissait une violente émotion, il s'avouait que son cœur n'avait battu si fort et si vite, que le jour ou fait prisonnier par les gardes du cardinal, il avait miraculeusement échappé au gibet qui l'attendait.

Depuis cette époque il vivait retiré dans cette petite chaumière qu'il avait bâtie lui-même dans une clairière de la forêt de Croissy, dont les plantations séculaires s'étendaient alors jusqu'à la Seine.

Cette modeste habitation se composait d'un rez-de-chaussée où se trouvait la cuisine et une grande pièce servant à la fois de salle et de chambre à coucher, car le lit du bûcheron s'y voyait, dans un coin. Un petit escalier de bois conduisait

à une galerie sur laquelle donnaient deux chambres, dont l'une était habitée par Jeanne.

Longtemps le bûcheron n'avait eu pour toute société que sa femme, — que minait une maladie de langueur, — et deux vieillards qui habitaient dans le voisinage.

Un religieux vivant en ermite et une bonne femme qui faisait, selon l'occasion, le métier de matrone ou celui de sorcière.

Par exemple, quand l'ermite arrivait, la bûcheronne s'empressait d'emmener les enfants, afin de laisser Claude et le religieux causer seul à seul.

Mais si la matrone se présentait, celle-ci était aussitôt admise à prendre part à l'entretien secret des deux hommes.

Un jour la femme du bûcheron s'éteignit subitement, laissant Claude avec deux enfants qui avaient pu se croire frère et sœur, car ils avaient toujours été choyés, soignés et affectionnés l'un comme l'autre. Cependant seule la petite Jeanne était l'enfant du bûcheron. L'autre, Louis, avait une histoire mystérieuse pour laquelle Claude n'avait pas voulu de confident.

Un jour, revenant de Saint-Germain-en-Laye, il ramenait cet enfant qui venait à peine de naître ; et il avait dit à sa compagne, en lui plaçant le nouveau-né dans les bras :

— Écoute-moi bien, femme ; voici la seule fois de ma vie que j'aurai en un secret pour toi ; je t'en supplie, ne me demande jamais pourquoi je me suis chargé de cet enfant, qui me l'a confié, et surtout qui il est !...

«...Promets-moi de ne jamais m'interroger là-dessus, car malgré que je t'aime comme une bonne et sainte épouse que tu es, je refuserais de répondre, parce que c'est un secret qui ne m'appartient pas.

Il y avait vingt-cinq ans de cela, et le femme du bûcheron était morte, sans avoir cherché, une seule fois, le mystère de la naissance de l'enfant à qui elle avait le plus consciencieusement possible tenu lieu de mère.

A partir du jour de son veuvage, Claude comprit qu'il se devait tout entier également à ces deux jeunes créatures qui n'avaient plus que lui au monde ; et il s'attacha à faire marcher de front les devoirs du père de famille avec des préoccupations d'un autre genre, qui s'agitaient en lui.

A cette existence de soucis, d'appréhensions, de luttes incessantes, la nature de bronze de cet homme résistait merveilleusement.

Claude était, du reste, dans toute la force de l'âge et l'habitude de porter les fardeaux de bois n'avait pu faire fléchir ses épaules vigoureusement modelées.

Il lui arrivait même de se donner, par instants l'allure militaire, comme jadis quand il partait pour une de ces équipées où il allait jouer sa vie dans de mémorables combats.

Toutefois on reconnaissait que la vie en plein air, les ardeurs du soleil ou les morsures de la bise n'avaient pu à elles seules creuser les rides profondes qui sillonnaient son front.

Or, plus que jamais, cette nuit-là, la physiologie du bûcheron exprimait les plus violentes angoisses.

Claude avait le visage convulsé, et sa voix tremblait quand s'adressant à sa fille, il prononça ces mots :

— Jeanne, te rappelles-tu ce que Louis nous disait au moment où il nous faisait ses adieux avant de partir pour Paris ?

— Oui, mon père ! répondit la jeune fille, je me souviens qu'il promettait de revenir sous trois jours...

— Et que, passé ce délai, nous n'aurions plus à l'attendre, mais à le pleurer comme on pleure les morts !

Jeanne leva les yeux au ciel et deux larmes roulèrent le long de ses joues.

— Il y a trois jours de cela, Jeanne, continua le bûcheron, et Louis n'est pas de retour.

Puis, se tournant vers la fenêtre qui était demeurée ouverte, il répéta d'une voix saccadée :

— Il ne revient pas !... Il lui sera arrivé malheur ! Oh ! mon Dieu, mon Dieu, faites que je me trompe !

Ses yeux pleins de flammes se dirigeaient avec un air de menace maintenant sur la cognée accrochée au mur.

Mais presque aussitôt il eut un regard paternel pour la jeune fille qui continuait à pleurer silencieusement.

—Jeanne, reprit-il, je ne t'ai pas laissé ignorer pourquoi notre Louis se mettait en route...

—Je sais, mon père, qu'il est à Paris, à la recherche de Madeleine. Et je me réjouissais en songeant que je reverrais bientôt cette amie de mon enfance que j'aimais déjà bien autrefois mais que j'aime comme une sœur depuis qu'elle est devenue la femme de Louis.

Puis, s'interrompant :

—Il y a six mois que Madeleine est partie d'ici, et nous avons en vain attendu son retour, moi du moins, ajouta-t-elle en voyant que son père hochait la tête avec tristesse.

—C'est que, pauvre enfant, répliqua Claude, je ne t'ai pas dit toute la vérité. Pour ne pas t'affliger, j'ai voulu taire tous les dangers qu'allait courir Louis avant de parvenir à délivrer sa femme.

—Madeleine est donc prisonnière ? demanda la jeune fille avec anxiété.

—Pour parvenir jusqu'à elle, Louis devra surmonter des difficultés sans nombre.

—...Oui, elle est prisonnière comme on l'est dans les couvents cloîtrés, c'est à dire qu'elle est rigoureusement surveillée gardée à vue jour et nuit.

—...Néanmoins, depuis six mois un homme a travaillé à aplanir tous les obstacles, à surmonter toutes les difficultés ; et quand il s'est cru certain du succès, il a appelé notre Louis pour l'aider dans l'exécution d'un plan audacieux...

—Tu veux parler du Sonneur de Saint-Merry, mon père ?

—Oui ! répondit Claude d'un ton si ferme, cette fois, que la jeune fille se sentit soudainement rassurée.

Il lui semblait que la participation de celui qu'elle appelait le sonneur de Saint-Merry au projet de délivrance de Madeleine était à elle seule une garantie de succès, car elle s'écria :

—Mon père, je sens se raviver en moi l'espoir qui s'éteignait !... Maintenant, j'ai confiance !...

—Dieu t'entende, mon enfant !

Mais, à l'air du bûcheron, on voyait bien que celui-ci ne partageait pas complètement la confiance de sa fille.

Pendant quelques instants, il demeura indécis comme si, mentalement, il se fût consulté sur le parti à prendre. Après quoi il sortit, et Jeanne, qui le suivait des yeux, put voir qu'il prenait la direction d'un sentier aboutissant à la grande route, à un petit quart de lieue.

II

PREMIÈRES AMOURS

Comment avait commencé, entre les deux jeunes gens que Claude et sa fille attendaient avec tant d'anxiété, cette idylle qui s'était dénouée par un mariage ?

C'était une bien touchante histoire.

Louis et Madeleine enfants s'étaient rencontrés dans la forêt, lui s'apprenant à confectionner des fagots, elle s'ennuyant à garder deux chèvres étiées.

Madeleine était jolie, en dépit du hâle qui avait modifié la carnation primitive de joues.

Ses cheveux blonds encadraient, en boucles folles, le visage d'une expression à la fois mélancolique et résignée.

—Comment t'appelles-tu ? demanda Louis sans préambule.

—Madeleine !

—Que fait ton père ? Est-il bûcheron ?

—Je n'ai plus ni père ni mère ! Je suis chez la demoiselle de Blangis qui habite là bas, derrière les " Ruines ".

—Alors tu es servante ?

L'enfant avait baissé la tête, cherchant ainsi à dissimuler la rougeur qui envahissait son visage.

Puis elle répondit avec timidité :

—Je sais seulement que je suis la nièce de la demoiselle de Blangis.

Ce fut le tour de Louis de rougir, en apprenant que celle qu'il avait prise pour une pauvre petite servante avait pour parente une personne de haute naissance.

Il fut même sur le point d'interrompre la conversation, en entendant le nom que venait de prononcer la petite fille.

Il se rappelait, effectivement, que le bûcheron Claude avait souvent eu l'occasion de parler de la vieille demoiselle de Blangis comme d'une personne dont le moral devait être, pour le moins, aussi laid que le physique.

Le jeune Louis ne l'avait aperçue qu'une fois, et il conservait de son visage d'oiseau de proie, — yeux ronds et nez crochu, — un souvenir désagréable qui le hantait encore, en ce moment, où il causait avec Madeleine.

Mais il comprit, l'intelligent petit homme, que celle-ci était la parente pauvre, recueilli à regret sans doute, et à qui on fait payer, par de dures paroles et de mauvais traitements, le coin de logis et le morceau de pain dont on lui fait la charité.

Il vit deux larmes rouler sur les joues de la petite fille, et lui qui n'avait jamais pleuré il sentit que ses yeux se mouillaient ainsi.

—Pourquoi pleures-tu ? interrogea-t-il avec douceur. Est-ce que tu n'es pas heureuse, toi ?

L'enfant fit un signe négatif de la tête, en s'essuyant les yeux du revers de la main.

—On ne m'aime pas, répondit-elle d'une voix si faible et d'un ton si triste que Louis la regarda avec la compassion instinctive qu'on éprouve pour le camarade moins heureux que soi.

Puis, d'un mouvement spontané, il prit à deux mains la tête de la petite fille et, l'embrassant à pleines lèvres, il lui promit doucement :

—Je t'aimerai, moi, ... tu viendras chez nous, et mon père aussi t'aimera, ... j'ai une sœur, jolie comme toi et bonne aussi ; eh bien, mon père, Jeanne et moi, nous serons ainsi trois à t'aimer.

—... Le veux-tu ?

Et, sans attendre la réponse que la pudeur innée retenait sur les lèvres de la fillette, Louis l'emmena chez le bûcheron. Claude avait souri.

C'est qu'il était passé, dans la forêt, tout près des deux enfants, pendant que ceux-ci s'entretenaient se croyant seul ; et l'excellent homme n'avait eu garde d'interrompre ce premier tête-à-tête.

Il accueillit la petite fille avec sa bonté habituelle, si bien que Madeleine se trouva tout de suite à l'aise dans cette chambre où elle entra pour la première fois.

Au bout de quelques minutes, Jeanne, Louis et elle étaient aussi camarades que s'ils se fussent toujours connus.

Ce jour-là Madeleine oublia ses chèvres. Et quand arriva le moment de retourner chez la vieille parente, elle avait le cœur bien gros.

—Tu pourras venir tous les jours ici, lui dit Claude ; si tu le veux même, notre voisin le bon ermite t'apprendra à lire. C'est lui qui donne de l'instruction à Louis et à Jeanne.

Madeleine paraissait indécise. A sa joie se mêlait la crainte de ne pouvoir accepter l'offre du bûcheron.

—Il faudra que je demande la permission, dit-elle.

Et s'apercevant de l'effet désagréable que ses paroles avaient produit sur Louis, elle ajouta avec vivacité :

—J'ai promis à quelqu'un de ne jamais rien lui cacher.

—A qui donc, mon enfant ? demanda Claude avec un bon sourire où il y avait toutefois une nuance de malice.

—A M. le sonneur de Saint-Merry, qui vient souvent me voir...

Mais se reprenant aussitôt :

—Il vient voir la demoiselle de Blangis, et ces jours-là je suis heureuse, bien heureuse. M. le sonneur est si bon ! Oh ! je suis sûre que, s'il vous connaissait, il m'accorderait tout de suite la permission de venir vous voir.

Le bûcheron riait sous cape.

Il en avait certainement plus long que l'enfant sur le motif

qui amonait si souvent le sonneur de Saint-Morry chez la vieille demoiselle très confite en dévotion.

Or, le sonneur pour lequel la petite Madeleine avait une si grande vénération avait dû lui accorder la permission de retourner chez le bûcheron Claude et de garder le secret de ses fréquentes visites, car, chaque jour, la petite chevrière allait voir Louis et Jeanne, sans que sa vieille parente se doutât jamais de la chose. Les trois enfants faisaient des progrès, grâce à la patience que mettait le religieux Jean-Baptiste à leur donner des leçons.

Au bout de quelque temps les élèves de l'ermite avaient appris beaucoup de choses, outre l'instruction rudimentaire qu'on donnait aux enfants à cette époque.

L'ermite Jean-Baptiste leur enseignait non pas la religion qui consiste à prier du bout des lèvres, mais la saine morale qui fait les âmes fortes. A son école Madeleine et Jeanne avaient appris peu à peu les devoirs de la fille envers ses parents, de la femme envers l'époux, de la mère envers sa progéniture, tandis que de son côté, Louis sentait se développer en lui toutes les facultés de l'esprit, toutes les passions nobles, tous les enthousiasmes.

La douce affection qu'il avait vouée à Madeleine s'était transformée à l'âge où l'amour cesse d'être simplement une sensation agréable du cœur pour devenir un sentiment profond de l'âme.—Il reprit, un jour, la promesse de l'enfant pour en faire le serment solennel d'un homme.

Le bûcheron avait suivi toutes les phases de ces amours. Il avait été attentif au développement de la passion qui, chaque jour, envahissait un peu plus l'âme de Louis. Et, s'il n'avait pas porté obstacle aux projets que caressait le jeune homme, c'est qu'il poursuivait une idée et visait la réalisation d'une chose convenue, de longue date, entre le sonneur de Saint-Merry et lui.

Tout à son amour, Louis ne pouvait prévoir les difficultés que pourrait rencontrer le mariage qu'il rêvait. Il lui fallut bien cependant se rendre compte de la situation quand la jeune fille, qu'une secrète inquiétude dévorait sourdement, parla des obstacles qu'elle rencontrerait auprès de sa parente.

—C'est à mon père que je dois adresser la confiance de mes intentions, dit-il simplement à Madeleine.

Mais, en abordant, le même soir, cette question avec celui qu'il considérait comme son père, il était si visiblement ému, que le bûcheron lui épargna la moitié de la besogne, en allant au-devant de l'aveu :

—Je l'attendais, mon ami, fit-il doucement. Tu aimes Madeleine et tu ne sais comment t'y prendre pour obtenir sa main.

Claude, à ce moment, n'avait plus sur les lèvres ce doux et fin sourire qui indiquait la bonté de son âme. Il avait l'air préoccupé, presque soucieux, quand il ajouta :

—C'est donc pour moi le moment de te révéler un secret : Louis, tu n'es pas mon fils !

—Quand je t'ai porté ici, il y avait quelques heures à peine que tu étais au monde ! Et si je t'ai élevé mystérieusement, si je t'ai caché, c'est qu'il s'agissait de te sauver, car un homme implacable avait résolu la mort de l'enfant à qui Dieu venait de donner la vie !

Louis était devenu effroyablement pâle.

Une pensée torturait son âme.

—Ma mère m'avait donc abandonné ? murmura-t-il d'une voix sourde.

—...Tu sais tout ce qui me concerne ; tu connaissais sans doute mon père... J'ai le droit de connaître mon vrai nom !...

—Tu dois porter celui que je t'ai donné. Louis ! répliqua Claude d'un ton ferme. Et ce nom vaut à lui seul les plus illustres. C'est donc sous ce nom que tu seras uni à celle que tu aimes, si toutefois tu consens encore à l'épouser, après ce que je vais te révéler.

—...Madeleine est le fils d'un supplicié !

Un cri rauque sortit de la gorge contractée du jeune homme et une expression d'indicible stupeur se peignit sur son visage.

—Son père, le baron de Blangis, continua Claude, était un des plus nobles et des plus riches du royaume. Il fut accusé d'avoir aidé de sa fortune les seigneurs mécontents groupés autour de Condé guerroyant contre le roi et le cardinal. Or, poursuivit le bûcheron en levant la main comme pour prêter serment, le baron de Blangis était innocent de l'accusation qui pesait sur lui. Il fut néanmoins condamné ; sa tête roula sur l'échafaud...

Louis avait tressailli :

—J'aime Madeleine, prononça-t-il et je l'épouserai !

—Bien, mon enfant, fit Claude dont la voix s'adoucisait à présent. Seulement, je dois te dire que les biens du supplicié sont revenus à la couronne, et que, si la vieille demoiselle de Blangis a recueilli sa nièce, c'est uniquement dans l'espoir que la clémence du roi s'étendrait un jour sur cette enfant, d'autant que le défunt baron avait été reconnu innocent et que de puissantes influences travaillaient à faire réhabiliter sa mémoire.

—...Donc, si tu persistes dans ton intention, je consentirai à ce que tu épouses Madeleine, mais secrètement.

—...Ne me demande pas d'explications à ce sujet, poursuivit-il en s'animant. Accepte ce que je te dis comme nécessaire, indispensable même.

—...Je ne t'ai pas donné, je suppose, le droit de douter de moi, lorsque j'affirme qu'il faut t'incliner devant le désir que je manifeste.

Louis n'avait plus qu'à faire part à Madeleine de la conversation qu'il venait d'avoir.

Il s'y prit avec tous les ménagements possibles, afin de ne pas alarmer la chère créature, qu'il considérait comme une sainte martyre, depuis qu'il savait que la hache du bourreau l'avait faite orpheline.

Madeline avait courbé le front, mais une irrésistible émotion soulevait son sein et des larmes coulaient de ses yeux, quand elle apprit la situation qui lui était faite et qui allait l'obliger à cacher son amour, alors qu'elle eût voulu se montrer fière de l'homme qu'elle aimait et dont elle serait l'épouse adorée.

Le mariage s'était accompli dans ces conditions, Madeleine continuant d'habiter chez la demoiselle de Blangis et venant, comme d'habitude, passer une partie de son temps chez le bûcheron. Puis, un jour, la jeune femme ne parut plus à la chaumière.

Rien ne saurait dépeindre le désespoir de Louis, quand, après avoir attendu vainement Madeleine, il avait perdu l'espoir de la voir revenir.

Son exaltation, qui confinait à la folie, lui dictait les plus énergiques résolutions, et il ne parlait de rien moins que d'aller chez la demoiselle de Blangis, pour lui redemander sa femme.

Il fallut toute l'autorité de Claude pour mettre un frein à cette exaspération qui augmentait de minute en minute.

Mais, après les paternelles exhortations, Claude dut se montrer énergique ; et pour la première fois depuis qu'il avait adopté l'enfant à la naissance mystérieuse, il du prendre le ton sévère pour imposer sa volonté.

—Le malheur qui te frappe, Louis, prononça-t-il avec fermeté, ne saurait t'autoriser à oublier que c'est moi qui t'ai élevé. En m'opposant à ce que tu commettes aujourd'hui une imprudence, je n'invoque pas la reconnaissance que tu me dois, mais je te demande de me rendre un service...

—Que voulez vous dire ?

—Je veux dire, par là, que je t'ai sauvé et que tu peux me perdre !... Je veux dire qu'aujourd'hui, c'est toi qui peux appeler sur moi et les miens les plus effroyables malheurs !...

—...Ne me demande pas de m'expliquer. Je refuserais de le faire. Maintenant, je te laisse la liberté d'aller chez la demoiselle de Blangis, si tu le veux !

Louis se jeta aux genoux du bûcheron, en s'écriant au milieu des sanglots :

—Mon père... mon père;... vous avez eu pitié de moi, comment pourrais-je jamais l'oublier?...

Claude le relèva et le serrant sur sa poitrine :

—Mon fils, dit-il, mets ta confiance en moi. Dieu m'est témoin que je remuerai le monde, s'il le faut, pour te rendre celle que tu pleures aujourd'hui !

Le lendemain Claude se mettait en route pour Paris; et l'on attendit avec la plus grande anxiété, son retour à la chaumière.

Il revint seulement au bout de quelques jours, mais il rapportait les plus affligeantes nouvelles concernant l'infortunée Madeleine.

La fille du baron de Blangis avait été, par ordre de Sa Majesté, emmenée de chez sa vieille parente, et enfermée dans un couvent, en attendant son mariage avec le marquis de Crivellie. Celui-ci était gentilhomme ruiné, fort en faveur et dont le roi voulait redorer le blason, et cela en lui faisant épouser Madeleine de Blangis à qui l'on restituerait toute la fortune paternelle.

Il va sans dire que la mémoire du supplicié avait été réhabilitée.

Par contre Claude annonçait à Louis que le sonneur de Saint-Merry lui avait donné l'assurance qu'il trouverait le moyen de rendre la recluse à la liberté.

Or, on sait à présent que, sur l'ordre du sonneur, Louis s'était rendu à Paris, afin de mettre à exécution le plan combiné par lui.

Et depuis trois jours le bûcheron et Jeanne étaient plongés dans la plus grande inquiétude et commençaient sérieusement à perdre espoir.

III

DAME JACQUELINE

Le bûcheron avait marché, silencieusement, jusqu'au sentier.

Il faisait exceptionnellement noir. Les hautes futaies de la forêt de Croissy s'estompaient en masses sombres, les cimes perdues dans les épaisses nuées d'un ciel sans étoiles.

Toutefois la chaumière baignait dans la lumière douce projetée par les cierges de résine que Claude avait allumés dans chacune des quatre pièces qui composaient la maison.

Grâce à cette lueur quoique bien faible pour cette immensité de ténèbres, on pouvait néanmoins distinguer, à quelque distance, une masse imposante de décombres, qu'on appelait, — dans le pays, — les "Ruines".

C'était tout ce que le fer et le feu avaient épargné d'un ancien castel ravagé, sous Louis XI, pendant les événements que l'histoire a enregistré sous le titre de *Ligue du Bien public*.

Depuis cette époque, chaque fois qu'on parlait des "Ruines," il était d'usage de faire le signe de la croix, comme pour conjurer le mauvais génie.

Le bûcheron Claude, après avoir attendu vainement pendant quelques minutes à l'entrée du sentier, s'en revenait découragé.

Toutefois, avant de franchir le seuil de la chaumière, il s'arrêta de nouveau pour regarder du côté des "Ruines", comme s'il eût espéré que, du haut de ces décombres informes, lui arriverait un signal attendu.

Mais il dut bientôt abandonner ce dernier espoir.

Lorsqu'il se représenta devant Jeanne, il avait l'air encore plus soucieux et son visage s'était singulièrement assombri, tandis qu'au contraire les yeux de la jeune fille avaient à présent une expression de fermeté presque virile.

C'était une de ces physionomies qui, à première vue appellent la sympathie.

De taille élancée, solidement campée sur les hanches, tout en elle respirait la bonté. En outre, dans la flamme qui, par instants, animait ses yeux, on devinait qu'elle pouvait, à un moment donné, se révéler courageuse et énergique.

Aussi le bûcheron ne se trompa-t-il pas en supposant que sa fille venait de prendre quelque résolution inattendue.

—Jeanne, interrogea-t-il, tu as une idée.

Mais, au lieu de répondre, Jeanne se contenta de faire un signe affirmatif. Et parla dans la direction de la cuisine :

—Mathurin, prononça-t-elle, mets un bout de chandelle dans la lanterne et viens m'accompagner.

A l'idée de servir de cavalier à sa cousine, Mathurin n'avait pas tardé à obéir. Il arrivait, — la lanterne à la main.

—Où vas-tu ? s'informa le bûcheron.

—Père, je vais chez dame Jacqueline.

—La sorcière ? grommela Claude en fronçant légèrement le sourcil.

—Ah ! bien sûr, c'est une sorcière, dit Mathurin dont les yeux papillottaient et qui avait grand-peine à se tenir en équilibre bien qu'il s'appuyât sur un fort bâton de cornouiller. Est-ce qu'elle n'a pas lu dans les cendres que j'épouserai cousine Jeanne.

La jeune fille adressa à Mathurin, à la dérobée, un regard chargé de reproche.

—Bon !... Bon !... fit Claude d'une voix grondante. Dame Jacqueline aurait mieux fait de te prédire que tu ne seras jamais qu'un garnement capable de se faire pondre pour un verre de piquette.

Puis, s'adressant à sa fille, d'un ton quelque peu embarrassé :

—Pourquoi aller déranger la bonne femme, à cette heure avancée ?

A même instant, une petite toux sèche arrivait du dehors et une figure hâlée s'encadra dans la fenêtre.

—Dame Jacqueline ? s'écrièrent les deux jeunes gens.

—Oui, c'est moi, mes enfants. Quand j'ai vu la lumière chez vous, j'ai pensé qu'on aurait peut-être besoin de moi, ici.

En parlant ainsi elle interrogeait Claude du regard.

—Pas encore, ma mie ! répondit le bûcheron.

Mais déjà Jeanne était allée chercher la matrone, en disant :

—Entrez bien vite, dame Jacqueline ; nous avons besoin que vous lisiez dans les cendres.

Elle faisait asseoir la vieille femme dans l'unique fauteuil tandis que Mathurin disposait un petit fagot dans l'âtre, et y mettait le feu.

Pendant que se préparait ainsi la scène de sorcellerie, Claude s'était placé à côté de la fenêtre.

Il s'absorbait même de plus en plus profondément dans ses réflexions, quand la voix cassée de dame Jacqueline se fit entendre :

—Tu peux approcher, bûcheron, disait-elle, car ce que je vais avoir à t'annoncer tout à l'heure sera bon à entendre.

Machinalement et pour ne pas désobliger la matrone qui avait présidé à la naissance de sa fille, Claude s'apprêta à écouter.

Le fagot très sec avait brûlé comme de la paille.

Dame Jacqueline s'approcha de la cheminée comme si réellement elle eût eu le pouvoir mystérieux de lire dans le passé et l'avenir.

—Je vois, dit-elle, deux hommes, — l'un âgé, l'autre jeune ; l'un qui commande, l'autre qui obéit... Ces hommes ont fait d'avance le sacrifice de leur liberté, de leur vie, pour sauver... une femme.

—Continuez ! murmura Claude avec un commencement d'anxiété.

La bonne femme se donna l'air inspiré que la peinture prête aux anciennes druidesses de nos vieilles forêts des Gaules.

—Bûcheron, tu peux être fier de l'enfant que tu as élevé.

—Il a donc réussi ? Dieu soit loué !

La voix usée de Dame Jacqueline l'interrompit dans cette manifestation spontanée.

—Bûcheron, continuait la sorcière, tu as raison de te réjouir, car la tâche était périlleuse ; et pour l'accomplir il ne suffisait pas d'avoir le courage que donne l'amour, il fallait aussi l'habileté que donne l'expérience et la prudence que donne la sagesse. Bûcheron, ajouta-t-elle d'un ton sentencieux, celle qu'on allait délivrer était bien gardée, je t'assure, non seulement par des hommes armés, mais aussi par des femmes vigilantes.

—Je sais ça, interrompit Claude impatient de connaître le résultat de l'entreprise hardie.

Dame Jacqueline ne se pressa pas pour cela. Elle poursuivait sa narration des faits qu'elle reconstruisait en interprétant à sa façon la multitude de petits dessins bizarres que le feu avait capricieusement tracés dans les cendres.

—Les voici tous deux, je les vois là, le plus jeune est pressé d'agir car il est tourné vers des murailles, c'est un couvent ! L'autre, le sage, regarde en arrière, du côté où se trouve un groupe nombreux : ce sont des cavaliers, ils sont armés !

Quelque sceptique qu'il fût en matière de sorcellerie, Claude ne put s'empêcher de tressaillir.

Mais son étonnement allait augmenter encore quand dame Jacqueline s'écria :

—Il fait nuit ; nos deux amis voient un cavalier qui se détache du groupe pour venir à eux. Cet homme tient quelque chose comme un p'i scellé. Oui, c'est bien ça, voici l'objet, c'est un parchemin aux armes royales...

—Sans doute un ordre du roi ! exclama Claude halotant.

Le visage du bûcheron reflétait maintenant l'état de son esprit et les inquiétudes qui troublaient son âme.

Il était évident que, dans son imagination, il se représentait déjà la scène telle que la sorcière venait de l'indiquer en quelques mots.

Mais partir de ce moment, il ne prêta plus attention au récit que dame Jacqueline poursuivait au grand ébahissement de Mathurin.

Claude, dans son imagination, voyait se dérouler la scène d'enlèvement ; il se représentait le sonneur introduisant Louis dans le couvent au moyen d'un ordre du roi qu'il avait réussi à se procurer. Il voyait Louis emmenant Madeleine et se diriger vers Croissy.

Tout à coup il fut brusquement arraché à cette vision, par une exclamation que poussait la sorcière.

Dame Jacqueline, les deux mains tendues vers le foyer s'écriait :

—Le malheur est là ! Je le vois !

Claude avait tressailli.

—Que veux-tu dire, Jacqueline ? Qu'est-ce que tu lis, là-dans ? Parle ! Je veux le savoir ! Il le faut ! Je le veux !

Le bûcheron s'était redressé de toute sa hauteur, et ses yeux dardaient, sur la bonne femme, des regards empreints de tristesse profonde.

—Tu m'as entendu, répéta-t-il, je veux savoir la vérité !

A ce moment, dans son esprit agité par les plus sombres pressentiments, le scepticisme faisait place à une crédulité irrésistible.

C'était au surplus la première fois qu'il prêtait attention aux sorcelleries de dame Jacqueline.

La ville-femme pointa de l'index un endroit dans l'âtre.

—Tiens, là ! là ! balbutia-t-elle, regarde... c'est le danger, le danger qui menace...

Tous les assistants accroupis devant la cheminée cherchaient à découvrir quelque chose au milieu des cendres brouillées.

Claude s'était de nouveau laissé envahir lui aussi par le même sentiment de superstition qui tenait les deux autres assistants suspendus aux lèvres de la sorcière.

Puisque tu vois si clair, Jacqueline, dis-nous quel danger menace nos enfants !

Dame Jacqueline gardait le silence.

Il semblait qu'elle éprouvât quelque embarras à reprendre le récit brusquement interrompu. Claude, de plus en plus inquiet, renouvela sa question :

—Dis-nous au moins si le danger est prochain...

—Imminent ! glapit la voix cassée de la sorcière.

Aucune description ne saurait donner une idée de l'effet saisissant que produisit cette déclaration si formelle.

C'était à croire que la bonne femme avait bien réellement le don de la double vue, et qu'elle ne pouvait pas se tromper en prophétisant l'avenir, avec l'assurance qu'elle se donnait.

Jeanne et Mathurin s'étaient levés, en proie à une inquié-

tude d'autant plus vive qu'elle succédait, sans transition, à une espérance absolue. Ils regardaient avec tristesse Claude dont le visage exprimait les tourments qui tourmentaient son âme.

Lui aussi avait espéré.

—Ne me laisse pas ainsi dans le doute, cria-t-il. Si tu as su reconnaître que ces enfants couraient un danger, tu dois pouvoir me dire également ce qu'il faut faire pour les sauver du péril qui les menace.

... Parle, ma Jacqueline, parle, je t'en prie, au nom de l'affection que tu as pour Louis !

La bonne femme ne bougeait pas plus que si elle eut été, subitement, changée en statue.

Les yeux fixés sur les dernières braises qui s'éteignaient dans le foyer, elle paraissait se recueillir ou attendre qu'une inspiration lui arrivât.

Une minute s'était écoulée, pendant laquelle Claude pressa la vieille femme de questions qui, toutes, demeurèrent sans réponse.

A la fin, dame Jacqueline fit un mouvement. Et s'exprimant avec une lenteur voulue, elle dit au bûcheron :

—Je t'ai fait connaître le passé, mais pour lire dans l'avenir, j'ai besoin que Dieu donne la clarté céleste à mes yeux et qu'il inspire ma pensée !...

... Bûcheron, je vais invoquer celui qui voit tout, qui sait tout, qui peut tout !

Et s'adressant à la jeune fille :

—Jeanne, ajouta-t-elle, aide moi à me mettre à genoux.

Mais, au moment où la vieille femme prosternée levait au ciel ses mains décharnées, un violent coup de tonnerre fit trembler la chaumière du sommet à la base.

L'orage qui menaçait depuis longtemps éclatait avec fureur.

Et avant que ce qui, à ce moment, se trouvaient réunis dans la modeste chaumière eussent pu revenir de leur frayeur, une poussée de vent avait envahi la cheminée.

Les cendres soulevées tourbillonnaient dans l'âtre.

Les éclairs se succédaient. L'ouragan se déchaînait dans toute sa fureur.

—Jésus Maria ! murmuraient les jeunes gens chaque fois que le feu du ciel illuminait, pendant une seconde, l'intérieur de la chaumière.

Le bûcheron, par habitude, se signait à la dérobée.

Quant à dame Jacqueline, elle avait vu sans doute dans cette manifestation violente des éléments, quelque mauvais présage pour l'avenir, car s'adressant à Claude.

—Bûcheron, dit-elle, j'ai parlé au bon Dieu tout à l'heure. Voici sa réponse. Il l'écrit dans le ciel avec ses éclairs, il le fait entendre par la voix de son tonnerre, par le vent qui souffle dans la forêt et fait plier les chênes de cent ans !

... Bûcheron, plus que jamais je vois un terrible danger menacer ceux que tu aimes, ceux que tu attends...

Elle s'était traînée jusqu'à la fenêtre pour regarder la forêt dans laquelle les éclairs allumaient des illuminations fantastiques.

Il semblait qu'elle voulût, en bravant ainsi le feu du ciel, essayer de lire encre dans l'avenir.

C'était un spectacle, à la fois admirable et terrifiant, que celui de l'immense forêt battue par l'ouragan.

Le vent faisait rage dans les branches qui se tordaient dans d'effroyables convulsions, et comme si chaque éclair eût mis le feu à d'innombrables batteries, des détonations se succédaient se repercutant, d'écho en écho, dans toute la profondeur du firmament.

Dame Jacqueline demeurait à son poste d'observation, se cramponnant des deux mains à l'appui de la fenêtre pour ne pas être renversée par les rafales.

La pluie chargée de grêlons fouettait en vain son visage, elle persistait à faire tête aux éléments déchaînés.

Tout à coup une formidable bourrasque de vent poussa les volets.

La vieille femme courba le front en disant :

Tu vois, Lûcheron, que Dieu ne veut pas m'inspirer ! Elle avait à peine prononcé ces paroles qu'un cri retentit au dehors.

Et une voix en détresse appela.

Soudain la porte poussée avec force s'ouvrit toute grande.

Sur le seuil apparut un homme dont les vêtements étaient en désordre et sur le visage duquel se lisaient les plus mortelles angoisses.

Il soutenait dans ses bras vigoureux une jeune femme effroyablement pâle et qui tremblait de tous ses membres sous la longue mante qui l'enveloppait entièrement.

Deux exclamations retinrent à l'arrivée de ces nouveaux venus, qui semblaient près de succomber, l'un à la fatigue et à l'émotion, l'autre à la terreur et à la souffrance.

Louis ! articula le bûcheron.

— Madeleine ! avait crié Jeanne en se précipitant pour soutenir la jeune femme qui s'affaissa dans le fauteuil.

Mademoiselle, répéta-t-elle en s'agenouillant devant celle qui les yeux clos, demeurait immobile et privée de sentiment.

Elle embrassait, comme pour les réchauffer, les mains pâles et glacées de la patiente, tout en murmurant.

— Dieu soit loué, puisque tu es sauvée, puisque je te retrouve, ô mon amie, ô ma sœur !

Mais déjà la jeune femme entr'ouvrait les yeux ; et son premier regard, après avoir caressé, avec une expression touchante, le visage de Jeanne, parut chercher quelqu'un.

Louis vit ce regard aimé qui s'attachait sur lui. Et s'arrachant des bras de Claude, il s'élança vers l'épouse qui l'appelait des yeux.

L'homme qui venait d'entrer dans la chambre avait environ vingt-cinq ans. Sa taille moyenne mais bien prise annonçait la vigueur et l'agilité, sans exclure pour cela une grande distinction.

Mais c'était le visage qui, tout d'abord, s'imposait à l'attention.

L'œil avait, dans son azur, cette limpidité qui dit la noblesse de l'âme, la bonté du cœur, la droiture de l'esprit.

Le front était haut et pur. La bouche, — dans son dessin bien arrêté, — dénotait la volonté et le courage.

À en juger par l'ensemble de la physionomie, ce devait être une de ces natures d'élite qui ont leur mission en ce monde : Pontife ou roi, homme de guerre ou philosophe, poète ou savant.

En voyant le jeune homme s'approcher de la patiente, chacun s'était retiré à l'écart, mu par un même sentiment de sympathie pour ces deux êtres dont on voulait respecter les premières effusions du cœur succédant à tant de vicissitudes et d'infortunes.

La matrone avait, elle aussi, imité la réserve que s'imposaient les autres témoins de cette scène touchante.

Malgré cela, celle qui venait d'annoncer d'imminents malheurs n'avait pas l'air de se déconcerter de voir que l'arrivée des deux époux était un formel démenti donné aux lugubres prédictions qu'elle venait de formuler. Bien au contraire. Et si Claude, à ce moment, l'eût observée, il eût remarqué que la bonne vieille hochait la tête d'un air soucieux et que ses petits yeux avaient comme une expression de pitié à l'adresse des deux nouveaux venus.

Mais personne ne s'occupait plus de dame Jacqueline, alors que chacun se réjouissait intérieurement de ce retour.

Tous les regards étaient dirigés vers le groupe que formaient Louis et Madeleine se tenant enlacés dans une mutuelle étreinte.

Il y eut un moment d'irrésistible émotion quand on put voir avec quelle expression d'ineffable amour, l'époux contemplant la compagne retrouvée. Et elle s'efforçait de sourire, elle, — de ce sourire angélique et fugitif des malades qui s'éteignent.

On comprenait que, pendant ces quelques secondes de silence extase, les deux âmes éprouvaient les mêmes joies après avoir subi les mêmes angoisses.

Ainsi la voix de l'époux eut-elle un écho dans tous ces cœurs d'amis quand Louis s'écria :

— Ah ! nous pouvons remercier la Providence, car c'est elle qui m'a donné la foi, comme c'est ton amour, ô ma bien-aimée, qui m'a donné l'énergie et le courage pour tout oser, pour t'enlever à ceux qui te tenaient éloignée de moi... moi ton époux !...

Il enveloppa d'un long regard d'amour la douce créature.

— Oui, tu es bien à moi, maintenant, ma Madeleine bien-aimée... Et si j'ai conduit ici l'épouse sauvée, délivrée, reconquise, c'est que c'est ici seulement, que tu seras désormais à l'abri des recherches...

Puis tournant les yeux vers Claude et Jeanne qui la contemplaient avec admiration :

— Ici, continua-t-il en s'animant, est la retraite où les plus habiles comme les plus puissants ne sauraient te découvrir, tant que tu seras sous la garde de ceux qui nous aiment au point de nous défendre jusqu'à la mort !

En prononçant ces mots, Louis s'était levé pour courir les bras tendus, vers le bûcheron, que l'émotion semblait avoir cloué sur place.

Et rejetant les pans du long manteau qui recouvrait la rapière dont il était armé, il en brandit la lame, dans un mouvement rapide et vigoureux :

— Malheur à ceux qui tenteraient de me séparer, une seconde fois, de toi, ma bien-aimée ! s'écria-t-il.

... Malheur à eux ! si haut places qu'ils soient, quelque puissants qu'ils puissent être, je jure Dieu que je lutterai contre eux, jusqu'à la dernière goutte de mon sang, jusqu'à mon dernier souffle !

.....
Madeleine avait fait un visible effort pour se lever.

Elle y parvint à grand-peine.

Et, chancelante, elle s'accrocha des deux mains au bras de son époux. Puis, les yeux sur les yeux de l'homme aimé, elle s'écria à son tour :

— Et moi je jure, mon bien-aimé, que Dieu seul pourra nous séparer en ce monde ! S'il faut que tu luttas, je lutterai à ton côté ! S'il faut que tu succombes, je succomberai avec toi !

... Oui, tu as bien parlé, Louis ; nous sommes unis, ici-bas, pour la félicité comme pour le malheur...

Elle s'exprimait maintenant par saccades. Un instant ranimées, ses forces s'épuisaient de nouveau. C'est d'une voix presque éteinte qu'elle prononça ces derniers mots :

— Louis, devant Dieu qui m'entend, je fais le serment de vivre et de mourir... avec toi !

Depuis quelques instants, dame Jacqueline avait quitté le coin où elle s'était tenue blottie.

Lentement, elle s'était approchée. Et lorsque la jeune femme eut formulé le serment dont les derniers mots avaient profondément remué les assistants :

— Tout doux, mignonne, dit-elle, voilà qui est bien parlé pour une compagne dévouée, mais pour celle qui est dans la position, c'est autre chose.

... Je te dis, moi, qu'il faut surtout penser à vivre, mignonne, pour l'enfant que la Providence te réserve.

Mademoiselle, épuisée par l'effort qu'elle venait de faire, appuya vivement les deux mains sur son cœur, et un soupir — prolongé et pénible comme un gémissement — s'échappa de sa gorge.

Il fallait d'urgence prendre les précautions nécessaires. Louis et Claude soulevèrent la patiente comme ils eussent pu faire d'un enfant.

Et Jeanne, ouvrant la marche, on se mit à gravir l'escalier de bois conduisant aux deux chambres qui, à elles seules, composaient l'étage supérieur.

Dans l'une d'elles on avait d'avance tout disposé en vue de celle qu'on attendait. On y transporta la femme de Louis avec toute la prudence et toutes les précautions que commandait son état.

IV

L'UTILE

Vingt-quatre heures s'étaient écoulées sans apporter de changement à l'état très grave de la patiente. Il avait fallu arracher Louis d'au près du lit où sa femme gisait, l'âme suspendue entre la vie et la mort. Le malheureux était allé s'asseoir dans le grand fauteuil en chêne. Il pria mentalement car ses yeux demeuraient fixés sur le christ en bois peinturluré dont la croix était appuyée au mur de la cheminée.

Et comme il était là dans une contemplation extatique de l'image de l'homme-Dieu, le bûcheron s'était approché tout doucement pour lui dire :

—Courage, mon enfant !

Puis, appuyant sa main sur l'épaule de celui qui levait sur lui des yeux remplis de larmes, Claude ajouta :

—Dieu peut tout ce qu'il veut, mon fils. Tu l'as prié comme je l'ai imploré moi-même ; mais la prière d'un religieux montera peut-être plus sûrement vers lui !

...Je vais envoyer quérir l'ermite !

Il appela Mathurin qui se tenait, silencieux, à la porte de la cuisine et lui dit :

—Tu m'as entendu ; va et ramène-moi bien vite, ici, le religieux Jean-Baptiste.

Puis baissant la voix :

—Tu n'oublieras pas de lui recommander de se munir des saintes huiles.

Hélas ! cette recommandation disait bien que le bûcheron n'espérait plus qu'en une intervention divine, presque miraculeuse.

Mathurin sortit à la hâte.

Mais à peine avait-il refermé la porte et Claude eut-il repris sa place à côté de Louis, qu'un cri terrible se faisait entendre, provenant de la chambre de Madeleine.

Et Jeanne, le visage bouleversé, les yeux hagards, apparaissait au haut de l'escalier.

Louis s'est précipité ; il gravit les quelques marches qui le séparent de la jeune fille.

Mais là, Jeanne le saisit à bras-le-corps ; et l'étreignant sur son cœur :

—O mon frère, s'écrie-t-elle, ne cherche pas à pénétrer dans cette chambre, en ce moment !... Ecoute-moi, je t'en supplie, ajoute-t-elle avec les accents d'un plus violent désespoir.

Elle essayait d'étouffer les cris du malheureux homme, en lui imposant doucement ses mains tremblantes, sur les lèvres.

—Mon ami, mon frère, suppliait-elle, il nous faut implorer la miséricorde divine.

Madeline en était arrivée à ce moment suprême où la science s'incline impuissante ; où il n'y a plus rien à espérer que de la nature et du Tout-Puissant.

Maintenant, au cri terrible qui avait si violemment impressionné le bûcheron et Louis, avait succédé un silence lugubre, comme si la mort eût déjà touché de son aile patiente marquée pour le trépas.

Claude avait assisté à la scène entre Jeanne et Louis.

Il contemplait d'un œil morne ces deux êtres unis par une étroite affection, et qui se rapprochaient encore au moment de l'immense douleur qui les accablait.

Un léger coup frappé à la porte annonçait l'arrivée de l'ermite que Mathurin était allé quérir en toute hâte.

À la vue du vieux religieux, il y eut un frémissement d'espérance dans toutes ces âmes tourmentées, comme si, de ces lèvres vouées à la prière éternelle, allait sortir la supplique qui serait accueillie par Dieu.

Tous tendirent les mains vers l'ermite Jean-Baptiste.

Celui-ci s'avança gravement :

—Tu m'as appelé à toi, bûcheron, dit-il, et j'accours comme c'est mon devoir !

Il avait prononcé ces mots avec l'intention bien manifeste

de les souligner, car Claude y répondit par un imperceptible signe de la tête.

Puis il s'approcha afin de pouvoir parler tout bas à l'oreille de l'ermite.

Après quoi Jean-Baptiste alla rejoindre Louis et Jeanne, et présenta, à ces affligés, la boîte en étain qui contenait les saintes huiles. Puis il se rendit auprès de la malade.

Madeline était en ce moment sous l'influence de la réaction bienfaisante.

Sur son visage empreint d'une pâleur marmoréenne, se reflétait la sérénité qui succède aux convulsions violentes.

Elle eut, pour l'époux qui la contemplant, un regard d'une infinie douceur, car elle y mit l'expression du bonheur et de l'espérance qui emplissaient son âme.

Louis pencha son beau visage auquel l'émotion et la joie donnaient un éclat particulier. Et sur ces lèvres qui appelaient les siennes, il appuya un long baiser, comme pour sceller, par cette caresse, un nouveau pacte d'amour et de fidélité.

Tous ceux qui — à la suite de Louis — avaient pénétré dans la chambre, se tenaient silencieusement à l'écart, respectant ainsi ces premiers épanchements des deux cœurs qui se retrouvaient après avoir failli être séparés à jamais.

La malade prit du mieux de jour en jour, et quelque temps après elle rendait Louis père d'une petite fille qui reçut le prénom du Marie.

V

TERRIBLE ÉPREUVE

À partir de ce jour la chaumière du bûcheron sembla devoir offrir un asile absolument sûr, jusqu'au moment où la jeune femme se trouverait assez remise, pour pouvoir — sans inconvénient — quitter la France.

Il avait, effectivement, été décidé, entre Claude, Louis et le chef mystérieux auquel on obéissait sans réplique, qu'il était urgent de faire passer à l'étranger celle que le roi destinait en mariage au marquis de Crivellie.

Un bâtiment frété d'avance devait prendre à son bord Madeleine de Blangis, afin de la transporter en Angleterre où des amis dévoués lui offriraient l'hospitalité.

La faiblesse de la jeune femme avait seule empêché la réalisation de ce plan absolument bien combiné pour le succès.

Maintenant il fallait attendre que la malade pût supporter le voyage sans danger.

Aussi que de trames subies par Claude et Louis, quand, par hasard, quelque étranger traversait la forêt ou que le roulement d'un véhicule quelconque se faisait entendre dans le lointain de la route !

D'autre part, chaque fois que Claude revenait de livrer du bois, soit à Saint-Germain, soit à Paris, le brave homme paraissait plus soucieux, plus tourmenté.

C'est qu'il était tenu au courant d'événements de nature à augmenter ses appréhensions.

En effet, le roi s'était montré fort irrité de la disparition de Madeleine de Blangis, et il avait donné des ordres pour que la police s'occupât très activement de cette mystérieuse affaire.

Le lieutenant de police avait aussitôt mandé dans son cabinet la tante de la fugitive.

Mais la vieille demoiselle de Blangis, en apprenant la nouvelle qui portait un coup si rude à ses espérances, avait succombé à une attaque d'apoplexie foudroyante.

Deux mois s'étaient écoulés quand le bûcheron, après une courte absence, revint à la chaumière en toute hâte, et dans un état de trouble et d'affolement qui ne le cédait en violence qu'à l'irritation et à la colère qui s'étaient emparées de lui.

Il rapportait des nouvelles alarmantes et des ordres précis que lui avait donnés le sonneur de Saint-Merry.

Il était devenu tout à fait urgent que, sous les trois jours, la femme de Louis eût quitté la chaumière, car des renseignements sérieux donnaient à entendre que les limiers du lieutenant de police étaient sur la bonne piste.

Dans ces conditions, la plus élémentaire prudence commandait de se mettre en route sans retard afin de gagner au plus tôt le port d'embarquement.

Du reste, celui qui veillait sur les deux époux avait absolument précisé les dispositions à prendre, sur-le-champ, afin d'échapper aux recherches.

On se mit donc, à la hâte, aux préparatifs de ce départ qui s'imposait comme immédiat.

Tout d'abord le bûcheron avait voulu épargner à Madeleine des émotions toujours dangereuses dans l'état de faiblesse où se trouvait encore la jeune femme.

Il s'était pour cela consulté avec sa fille.

Jeanne, elle aussi avait été d'avis qu'il serait prudent de préparer tout doucement la femme de Louis à recevoir la pénible nouvelle qu'on ne pourrait, malheureusement lui cacher à un moment donné.

Malgré toutes les précautions qu'on prenait à son égard, Madeleine se montrait singulièrement impressionnée. Il semblait qu'elle eût le pressentiment qu'un malheur prochain planait sur elle et sur Louis.

Cependant il avait bien fallu à la fin faire savoir la vérité à la jeune femme.

La fille du bûcheron se chargea de la douloureuse confidence.

Elle s'acquitta de cette tâche délicate avec tous les ménagements que nécessitait l'état encore peu satisfaisant de son amie.

En apprenant que son mari ne l'accompagnerait pas, Madeleine s'était tout d'abord élevée contre l'idée d'une nouvelle séparation après les épreuves déjà subies.

Jeanne dut lui rappeler, en termes d'une éloquence émue et persuasive, qu'elle devait tout accepter, tout supporter pour son enfant.

Or, tandis que la jeune fille prêchait avec succès la résignation à la femme, le bûcheron se chargeait de faire entendre raison au mari.

Il avait, pour cela, profité de ce que Mathurin s'était attardé dans la forêt et que Jeanne et Madeleine se trouvaient auprès du berceau où sommeillait l'enfant.

—Puisque nous voici seuls, dit-il à Louis, tu vas prêter toute ton attention à ce que j'ai à te communiquer ; mais rappelle-toi, mon ami, que — dans les circonstances actuelles — la moindre hésitation de ta part pourrait compromettre irrémédiablement le succès de ce que nous allons entreprendre ensemble.

... Tout est prêt, tu le sais, pour le départ de ta femme...

—Pour notre départ, veux-tu dire ! s'exclama le jeune homme.

—Non, Louis, seul j'accompagnerai Madeleine. Ne te récrie pas contre une décision qui émane de l'homme qui a réussi à te donner pour épouse celle que tu aimais éperdument.

—Le sonneur ?

—Oui ! Et tu ne dois pas oublier que celui qui se cache dans ce modeste emploi de sonneur, à Saint-Merry, peut prendre toutes les décisions, sans qu'aucun d'entre nous s'élève contre sa volonté.

... Cette volonté irrésistible, ne l'a-t-il pas mise au service de ta cause, quand il s'est agi de te rendre Madeleine qu'on avait brusquement séparée de toi ?

... Et si, en ce moment, je te tiens ce langage, c'est que j'ai à te révéler des choses demeurées, jusqu'à ce jour, mystérieuses pour toi.

—Tu n'as pas ignoré, mon enfant, le but que nous poursuivons sans relâche, nous que l'on a appelés le "Mécontents". Mais ce que tu ne sais pas c'est que les bandes dispersées se sont réformées, que des puissants par la naissance et le rang se sont mis avec nous, et qu'à l'heure actuelle, toutes ces forces constituent une armée redoutable !...

Claude s'animait à son propre récit.

—Oui, continua-t-il, une armée qui peut lutter victorieusement contre les troupes du roi et du cardinal, et qui dispose de ressources pécuniaires considérables.

Le bûcheron avait combiné son discours de façon à produire, au moment voulu, un effet saisissant sur l'imagination du jeune homme. Il jugea que l'instant était venu.

—Nous possédons, dit-il, un trésor de guerre plus important que la fortune du roi de France lui-même, et bien plus en sûreté que le trésor royal, puis... c'est moi qui en ai la garde !

—Nous ?... fit Louis stupéfait autant de ce qu'il venait d'entendre que de l'attitude nouvelle du bûcheron.

Claude avait à présent la physionomie énergique de l'homme de guerre. L'expression de bonhomie qui, d'ordinaire, se lisait sur ses traits, avait fait place à l'empreinte des plus mâles vertus.

Il s'aperçut de l'effet que cette subite transfiguration produisait sur son interlocuteur, car il dit à celui-ci :

—Je comprends ta stupéfaction, Louis. Tu n'as pas été toutefois sans te demander pourquoi, tandis que, d'une part, l'ermite t'enseignait les lettres et les sciences, pourquoi, dis-je, d'un autre côté, je t'habituais au maniement des armes, prédisant ainsi à une instruction militaire plus étendue, plus complète ?

... Eh bien, mon fils, c'est que—depuis ton enfance,—tu es destiné à commander un jour. Et, qui sait, ce jour-là est peut-être bien prochain. Voilà pourquoi nous avons fait de toi un homme instruit et un soldat solide. Voilà pourquoi nous avons, dès aujourd'hui, le droit de compter sur toi, parce que tu t'es réunis en ta seule personne toutes les qualités dominantes : l'intelligence prompte, le savoir profond, la souplesse de l'esprit, l'éloquence de la pensée. Et tout cela se complétant par la science des armes, la vigueur du corps, le courage indomptable.

Un éclair brilla dans les yeux du jeune homme.

Le bûcheron devina ce qui se passait dans l'imagination si ardente de son élève.

—Viens ! dit-il en se dirigeant vers la cuisine dans laquelle il fit à Louis signe de pénétrer avec lui.

Lorsque la porte se fut refermée derrière eux, Claude indiqua la boiserie supportant les cuivres et autres ustensiles.

—Place-toi là, le dos appuyé à cette boiserie.

Puis il appuya le doigt sur une tête de clou qui se montrait à peine en saillie sur la muraille.

Aussitôt la boiserie pivotant laissa voir une ouverture béante qui donnait accès dans une pièce, dont on ne pouvait reconnaître ni la disposition, ni la profondeur, car elle était absolument obscure.

Le bûcheron ne laissa pas au jeune homme le temps de l'interroger.

—Je vais te guider, lui dit-il.

Il marchait avec assurance, en homme qui connaît parfaitement les étreintes. Après avoir compté un certain nombre de pas, il s'arrêta.

—Baisse-toi, tête le sol jusqu'à ce que tu aies trouvé un anneau de fer.

Louis avait obéi. Au bout d'un instant sa main avait rencontré l'objet indiqué.

—Je tiens l'anneau, dit-il.

—Bien, je voulais m'assurer qu'au besoin tu ne serais pas embarrassé. Il me reste à t'apprendre qu'en tirant à soi cet anneau, on découvre une trappe. C'est l'ouverture d'un passage souterrain conduisant dans l'une des immenses caves de ces "Ruines".

—Ce passage conduit aux "Ruines" ? demanda Louis avec vivacité.

—Oui ! Et tu es étonné sans doute qu'avec la facilité de me servir de ce passage pour te conduire dans le castel, où je t'enfermais, pendant des journées entières quand je jugeais nécessaire de le faire pour ta sécurité, tu es surpris, que j'aie préféré pénétrer aux "Ruines" par une autre entrée qui aboutissait dans la forêt.

... C'est que, jusqu'à ce jour, le sonneur et moi, nous avons été seuls à connaître le passage mystérieux, qui conduit direc-

tement à l'endroit où se trouve notre trésor de guerre, sur lequel j'ai accepté la mission de veiller sans relâche.

...Maintenant, continua le bûcheron, nous pouvons sortir d'ici.

Quelques instants plus tard tout était remis en place dans la cuisine et Claude expliquait à son interlocuteur le motif qui lui faisait révéler une chose qu'il avait gardée secrète jusqu'à ce moment.

—Il importait, dit-il, que tu fusses initié, puisque c'est toi qui me remplaceras comme gardien du trésor, pendant que j'accompagnerai ta femme et ton enfant.

Le jeune homme avait courbé le front.

—Je lis la tristesse dans tes yeux, Louis, prononça Claude d'un ton ému... Je sais que tu dois souffrir cruellement à l'idée d'être de nouveau séparé de Madeleine; mais le "sonneur" estime qu'il y aurait imprudence de notre part à te laisser te mettre en route, en ce moment.

Le malheureux n'avait plus qu'à s'incliner devant une volonté qui s'appuyait sur la prudence.

L'heure du souper était arrivé, sans que personne eût songé à prendre place à table.

Seul Mathurin avait fait exception toutefois.

Depuis le serment qu'on avait exigé de lui, l'amoureux de Jeanne tenait exactement sa promesse; il ne s'était plus présenté que dans un état absolument convenable. A table il buvait avec modération et *baptisait*, comme on dit, consciencieusement, sa part de piquette.

Cependant, ce soir-là, comme personne ne s'occupait de lui, et qu'il s'en était donné de la bonne soupe aux légumes, il se risqua à boire à sa soif.

Il put le faire sans crainte profitant de ce que les autres habitants de la chaumière s'occupaient en toute hâte des préparatifs à faire pour le départ.

Jeanne emplissait de hardes et de menus objets la petite malle qui devait constituer tout le bagage qu'emporteraient les voyageurs.

Claude, de son côté, donnait un coup de ponce à la lame de sa rapière et lavait consciencieusement l'intérieur des canons d'une bonne paire de pistolets d'argen.

Réunis auprès de leur enfant, Madeleine et Louis couvaient des yeux la petite Marie étendue mollement dans son berceau et dormant du sommeil des anges.

Le bûcheron rompit le silence.

—Il se fait déjà tard, mes enfants, dit-il, et chacun de nous doit prendre un peu de repos afin de pouvoir mieux supporter la fatigue à venir.

Cette recommandation s'adressait principalement à Madeleine à peine relevée d'une convalescence qui avait été exceptionnellement lente.

Et comme la jeune femme demeurait dans une sorte d'extase, les yeux fixés sur le visage de l'enfant endormie, Claude ajouta avec douceur :

—C'est précisément pour notre chère petite Marie que je te prie de ménager tes forces, Madeleine.

Mais celle-ci la regarda de façon si touchante, que le brave homme ne se sentit plus le courage d'insister, autrement que par cette phrase insidieuse :

—Du reste, mes chers enfants, vous devez avoir besoin de causer sans témoins, et là-haut... vous seriez seuls!

Louis répliqua :

—Ce que nous avons à nous dire, père, ne pouvez-vous toujours l'entendre? Que devons nous avoir de caché pour celui qui nous a procuré les seules joies que nous ayons éprouvées.

Puis profitant de ce qu'il se sentait plus fort en présence de Claude, pour la douloureuse communication qu'il avait à faire à sa femme :

—Madeleine, continua-t-il avec une émotion qui débordait de son cœur, sais-tu que nous allons être séparé momentanément?

—Je le sais, mon ami! Et si je ne suis pas morte de douleur en apprenant la mauvaise nouvelle, c'est que je n'ignore

pas que cette séparation s'imposait, parce qu'il y eût danger pour toi à m'accompagner dans ce voyage.

En prononçant ces mots, la voix de la jeune femme accusait des angoisses qu'elle essayait en vain de dissimuler.

Louis laissa éclater tout ce qu'il y avait d'amour et d'admiration pour celle qui donnait cette preuve si grande d'abnégation et de courage.

—Quel trésor de tendresse Dieu a mis en toi, ô ma bien-aimée! Ah! celui qui a permis que nous soyons l'un à l'autre, unis dans une éternelle affection par cette enfant devenue le lien entre nos âmes, celui-là, Madeleine, ne voudra pas que ce bonheur qu'il nous a donné s'évanouisse; il ne permettra pas que quiconque en ce monde, même le plus puissant mette obstacle à ce qu'il a décidé pour nous. Ayons donc confiance en lui, car il est fort, seul il est juste. Et la volonté du roi de France lui-même devra s'incliner devant les arrêts de la Providence.

Il était véritablement beau dans son élan. Et sa parole, chaude, vibrante, inspirée, alla porter la confiance communicative dans les cœurs de tous.

Claude et sa fille se rapprochèrent mus par un mouvement irrésistible. Et le bûcheron s'écria :

—Je n'espérais pas moins de toi, mon ami, mon fils!... Ce sont là des pensées qui placent celui qui les conçoit au-dessus des âmes vulgaires.

...Elles ne peuvent que t'élever aux yeux de ta femme, comme elles te grandissent dans mon estime. Tu as parlé en homme courageux et croyant. Et Dieu protège ceux qui mettent leur espoir et leur confiance en lui!

Il était comme réconforté lui-même par les idées qu'il venait d'émettre; il poursuivit en s'animant :

—Tout sera prêt demain; nous passerons cette dernière journée-là ensemble, mes enfants, réunis dans cette maison où tu as été élevé, Louis, où votre enfant est né. Au petit jour on pourra se mettre en route et avoir fait la moitié du chemin avant le lever du soleil. Louis ne quittera pas la maison, et Jeanne se chargera de porter sa filleule jusqu'à l'endroit où elle devra nous dire adieu.

...Voilà ce qui a été convenu, ajouta-t-il, et ce que nous ferons sans rien changer aux indications qui m'ont été données.

Puis comme Jeanne avait pris l'enfant :

—Emporte-la; elle sera mieux dans son berceau, n'est-ce pas, dit-il, voyant que Madeleine avait jeté les bras autour du cou de Louis et le retenait étroitement sur son cœur.

Jeanne partie, le bûcheron s'était remis à sa besogne qui consistait, comme on sait, à mettre ses armes en état.

Mais du coin de l'œil il épiant les deux époux dont il avait, en s'éloignant, respecté l'entretien à voix basse.

Il s'était peu à peu absorbé dans ses réflexions, au point qu'il ne s'aperçut pas que Mathurin était passé tout près de lui pour aller s'asseoir dans un coin tout contre la cheminée.

Or Mathurin avait la face singulièrement enluminée, et ses yeux brillaient de ce feu qu'allument, dans les prunelles, l'abus du vin.

L'amoureux de Jeanne avait largement fêté la présence, sur la table, d'une cruche pleine de piquette fraîche, à laquelle personne n'avait touché, pas plus qu'au souper du reste.

Tout d'abord, il faut le reconnaître, il n'avait eu l'intention de boire juste ce qu'il fallait pour faire glisser un gros trognon de pain tartiné de crème caillée.

Mais il avait trouvé la boisson de son goût, comme d'habitude, et sans s'en apercevoir peut-être, il avait vidé la cruche.

C'est seulement alors qu'il n'y avait plus de remède, que le malheureux garçon s'était souvenu du serment qu'il avait fait. Il pouvait à peine se tenir en équilibre; et redoutant la colère du bûcheron, il s'était, comme on a vu, faufilé dans un coin où il avait fort heureusement pour lui trouvé un tabouret.

Une fois assis et la tête appuyée contre le mur, il s'était tenu coi, et cela avec autant plus de facilité, que le sommeil commençait à se faire sentir.

Au surplus, tout en causant, Louis et Madeleine avaient oublié que le temps marchait. Plus d'une heure s'était écoulée depuis qu'ils s'entretenaient à voix basse, et déjà au dehors les grandes ombres envahissaient la forêt.

VI

LE PELERIN

Pendant que, dans la chaumière du bûcheron, arrivait l'heure du coucher, un cavalier, — lancé à franc étrier sur la grand'route qui bordait la forêt, — ne cessait d'exciter sa monture.

L'animal tout couvert d'écume soufflait lamentablement, comme s'il est déjà fourni, de cette même allure vertigineuse, une trop longue course.

Mais ce qu'il y avait surtout de particulier, dans la circonstance, c'est que le cavalier était revêtu de la robe des pèlerins et portait, enfoncé sur les yeux, le chapeau orné de coquilles.

Toutefois, la façon dont il galopait la bête de sang qu'il avait entre les jambes, et dont il serrait vigoureusement les flancs avec les genoux, selon les principes de l'équitation, contrastait fort avec le costume porté par des gens qui d'ordinaire n'ont pas l'habitude d'aller en pèlerinage à cheval.

Le cavalier, du reste, paraissait être sous le coup d'une violente agitation intérieure, car il tournait fréquemment la tête dans la direction du long ruban de route qu'il avait laissé derrière lui.

On eût dit d'un fugitif poursuivi à outrance et qui n'attendait plus son salut que de la vitesse de sa monture.

Le cheval se fatiguait visiblement. A chaque foulée il couvrait de moins en moins de terrain. De ses naseaux en feu jaillissait une vapeur brûlante.

Mais l'impitoyable cavalier le pressait sans relâche, retournant le mord dans sa bouche sanguinolente, avec un acharnement qui arrachait au vaillant animal des hennissements de douleur et de rage.

Il était évident, à en juger par l'allure qui devenait de plus en plus lente et pénible, que cette course folle ne pouvait manquer de prendre fin par un accident.

En effet, quand le cheval eut encore parcouru environ une demi-lieu il s'arrêta court, s'arc-boutant sur les jambes de derrière et le corps agité d'un tremblement nerveux.

Le pèlerin, avec une habileté de cavalier consommé, se laissa glisser à terre, afin de permettre à la bête épuisée de souffler plus à l'aise.

Et on aurait pu entendre le singulier personnage grommeler :

— Heureusement que je suis déjà en vue des " Ruines ".

A ce moment il sembla se consulter sur ce qu'il y avait de mieux à faire, soit d'abandonner la monture dont, momentanément, il lui était impossible de se servir, soit d'attendre qu'elle eût pu reprendre suffisamment haleine.

Après quelques secondes d'indécision, notre homme s'arrêta à un parti mixte.

Il prit le cheval par la bride, et, au bout de quelques centaines de pas, il quitta la grand'route pour s'engager dans un sentier étroit qui conduisait dans la forêt.

Il parut même quelque peu rassuré de se trouver au milieu des grands arbres dont les branches touffues formaient un rideau suffisant pour le cacher à la vue des gens qui pourraient passer sur la route.

Le pèlerin poussa un long soupir de soulagement.

À l'agitation de tout à l'heure succédait pour lui un calme voulu et un sang-froid qu'il s'imposait.

Au surplus il arrivait au bout de son trajet.

La chaumière du bûcheron n'était plus qu'à une petite distance dans la clairière.

Le pèlerin, ayant attaché son cheval à un arbre, se dirigea précipitamment vers la maison, et frappa à coups redoublés.

Chez Claude on était sur le point de gagner chacun son lit. Aux coups violents qui ébranlaient la porte et qui dénotaient une impatience fébrile chez le visiteur qu'on n'attendait pas, chacun, à l'exception de Mathurin toutefois, éprouva un mouvement de surprise et d'inquiétude.

Le bûcheron s'empressa d'aller ouvrir. Mais bientôt à la vue de celui qui, le repoussant, pénétrait d'un bond dans la pièce, Claude laissa échapper une exclamation :

— Toi ? dit-il, ici ? A cette heure ?

— Le sonneur ! avaient prononcé en même temps Madeleine et Louis.

Au bruit, Jeanne s'était empressée d'accourir. En reconnaissant celui qui avait pris le costume de pèlerin, elle eut le pressentiment qu'un nouveau malheur menaçait les deux êtres qu'elle affectionnait.

Au surplus le nouveau-venu s'écriait sans préambule :

— Alerte ! Alerte !

Et sans s'arrêter devant le mouvement de stupeur par lequel on avait accueilli ces mots d'alarme, il ajouta avec une extrême véhémence :

— Je croyais avoir le temps de mettre notre Madeleine à l'abri des recherches : il n'en est rien ! La police a découvert la piste depuis trois jours ; à l'heure qu'il est une troupe de cavaliers est en marche pour s'emparer de celle que j'ai réussi à enlever du couent.

Le bûcheron hasarda :

— Ils ignorent sans doute où se cache notre Madeleine ! Avant qu'ils aient pu fouiller la forêt, nous aurons mis Louis et sa femme à l'abri.

— Je le croyais comme toi, Claude, répliqua le pèlerin, lorsque je te donnais l'ordre de te mettre en route dans trois jours ; mais depuis j'ai été tenu, heure par heure, au courant de tout ce qui se préparait ; et voilà pourquoi je suis venu moi-même te dire : " C'est tout de suite qu'il faut partir ! "

Et il prononça d'une voix terrible :

— Nous avons été trahis ; on connaît exactement la vérité ; on sait que c'est ici qu'on trouvera celle qu'on cherche.

L'homme qu'on appelait le sonneur, s'interrompit tout à coup pour ajouter d'un ton menaçant :

— Tu as toujours fait bonne garde, bûcheron ; as-tu vu quelque étranger parcourir la forêt ?

— Non ! répondit Claude d'une voix ferme.

— Ni moi ! déclara Jeanne qui, commandant à son émotion, laissait voir sur son visage tout le courage dont elle était animée, en ce moment où le danger s'annonçait imminent.

Soudain, quittant le coin où il s'était tenu silencieux jusque-là, Mathurin fit quelques pas en titubant.

Et se plaçant devant le pèlerin :

— J'ai vu quelqu'un, moi ! bégaya-t-il.

Le bûcheron l'avait saisi par le bras et le secouait avec force. Mais Mathurin, toujours sous l'influence de l'ivresse que le sommeil n'avait pas complètement dissipée, continua :

— Vous pouvez me faire des reproches, me battre, me tuer, ça n'empêchera que j'ai dit la vérité... et que je la dirai encore.

— Parle ! ordonna le pèlerin en s'interposant entre le bûcheron et son jeune parent. Qui as-tu vu ?

— J'ai rencontré l'autre matin un homme qui se promenait dans la forêt... il m'a causé d'un tas de choses dont je ne me souviens plus. Mais ce que je me rappelle bien, par exemple, c'est qu'il m'a offert un écu pour lui servir de guide jusqu'à l'auberge des quatre chemins.

— Et tu as accepté ?

— Pourquoi pas, puisqu'il y avait un bel écu à gagner ?

— Continue ! fit le pèlerin en contenant à grand-peine la colère qui bouillait en lui.

— Eh bien, en arrivant à l'auberge j'avais chaud, lui aussi, et nous avons bu pour nous rafraîchir.

— Tu as bu ? s'exclama le bûcheron hors de lui.

— Pourquoi pas, puisque j'avais chaud !

Et reprenant son récit de cette voix saccadée et de ce ton

moitié sérieux moitié goguenard de l'homme qui a bu avec excès :

— Nous avons causé pendant longtemps, et j'ai compris qu'il voulait du bien à une jeune personne... d'un couvent.

Depuis un moment Claude ne quittait plus des yeux son jeune parent.

— Il t'a interrogé ? demanda-t-il. Que lui as-tu répondu ?

— Oui, il m'a questionné... et j'ai répondu tout ce que je savais...

Le bûcheron n'en entendit pas davantage.

• Il s'élança, rugissant, les deux mains crispées comme pour saisir Mathurin à la gorge

Mais Louis l'avait arrêté dans son mouvement, tandis que Madeleine se pendait également à ses bras.

Alors, écumant de rage, Claude s'écria :

— Misérable !... Infâme !... Lâche !... Malediction sur toi ! Malediction sur celui qui a violé son serment !...

Jeanne jeta un cri de douleur.

— Père, supplia-t-elle faisant de son corps un rempart à son cousin, père, ne le maudis pas !... Cette malediction pèserait sur toute sa vie !

Et se tournant vers Mathurin tout tremblant, elle le poussa devant elle jusqu'à ce qu'elle l'eût éloigné de la vue du bûcheron.

Au surplus, le pèlerin réclamait le silence. Tout le monde vint se grouper autour de lui, tandis qu'il élevait la voix :

— Tu l'as entendu, bûcheron. Ta maison ne saura plus à l'avenir offrir un asile sûr à ceux qui s'y trouvent en ce moment, pas plus à celle que nous sommes parvenus, une première fois, à enlever à nos ennemis, pas plus à Madeleine, enfin, qu'à nous-mêmes.

...Ce n'est plus le moment de se lamenter, d'hésiter. Il faut prendre une détermination sur l'heure !

...Je vous le répète : l'ennemi sera ici, cette nuit certainement. Peut-être même s'est-il déjà mis à ma poursuite, car les ordres du roi sont formels ; sans compter que celui qui a chargé de les exécuter est le plus intéressé à ce qu'il n'y soit apporté aucun retard.

Il avait parlé par saccades, la colère lui hachant la voix. Mais tout à coup, comme s'il eût commandé à cette fureur violente, son visage, naguère encore contracté, prit une expression de froide énergie.

Sa belle tête, débarrassée du chapeau à larges bords, se dressa haute et fière, avec son front large et son crâne puissant où des fils d'argent scintillaient sur le fond noir de la chevelure.

On eût dit un de ces inspirés que saint Louis avait enrégimentés et qui — en Palestine — avaient porté si haut l'épée et la croix.

On sentait au calme revenu subitement dans cette physiologie, qu'il répugnait à cet homme taillé pour les grandes choses, d'avoir à se retirer devant ses adversaires quel qu'en fût le nombre.

Aussi, en dépit des trances et des angoisses du moment, chacun s'apprêta-t-il à écouter la parole de l'imposant personnage.

Et c'est au milieu d'un recueillement général que l'étrange pèlerin commença en ces termes :

— Dieu n'est témoin, mes amis, que si je n'écoutais que ma colère et votre courage, nous attendrions ici, de pied ferme, celui qui, ne se jugeant pas assez fort à lui seul, assez audacieux, assez énergique, pour la besogne dont l'a chargé le roi, s'est adjoint toute une cavalerie parmi laquelle j'ai reconnu des gardes du cardinal mêlés à des officiers de fortune toujours prêts pour les équipées.

...Mais il s'agit de la sécurité de Madeleine de Blangis et de ton bonheur, Louis ; et je dois refouler en mon cœur l'ardeur qui m'anime et vous imposer la prudence dont, en cette circonstance, je me suis fait une loi !

Tous les fronts s'inclinèrent en manière d'acquiescement.

Le sonneur continua, s'adressant à Claude :

— Quand je t'ai communiqué mes instructions, je savais déjà,

bûcheron, que les mouches du lieutenant de police avaient découvert la piste suivie par Louis, la nuit où il amenait ici sa femme que je l'avais aidé à reconquérir.

...J'avais appris, en outre, que le roi avait chargé son protégé indigne, le marquis de Crieville, de ramener au couvent celle qu'il faisait appeler la fugitive, dût-il pour cela fouiller toute la province de l'Ile-de-France. Le marquis avait demandé trois jours pour recruter la cavalerie dont il devait prendre le commandement.

...Nous avions donc trois jours d'avance sur lui, trois jours qui te permettaient, Claude, de gagner la côte et de mettre la mer entre le marquis et celle que Sa Majesté veut lui donner pour femme.

Le bûcheron approuva de la tête. Puis cédant à l'anxiété qui le torturait :

— Qu'est-ce qui a pu mettre en échec le plan que tu avais si bien combiné ? demanda-t-il au pèlerin.

— Un simple hasard ; le marquis a été prévenu par le lieutenant de police que l'on savait où trouver Madeleine de Blangis. Aussitôt le gentilhomme a réuni sa troupe et l'on s'est mis, immédiatement, en campagne. Heureusement que j'ai pu être averti à temps et je suis arrivé à l'auberge des quatre chemins quelques minutes seulement après que les cavaliers y eussent mis pied à terre, afin de laisser souffler les chevaux et vider quelques bouteilles de vin d'Anjou à la santé du roi et au succès de leur entreprise.

...J'ai appris là que j'avais tout juste le temps de vous prévenir du danger que vous couriez tous ici, et de conjurer le malheur qui allait frapper ces chers enfants.

...Pour arriver ici à temps, je n'avais pas le choix des moyens. Je sautai sur l'un des chevaux attachés aux arbres de la cour, après avoir recommandé à l'aubergiste de retenir le plus possible les buveurs attablés chez lui, dût-il pour cela laisser mettre à sec son cellier.

...Et maintenant, mes amis, vous comprenez pourquoi je vous disais tout à l'heure que nous n'avions plus un instant à perdre.

— Oui ! oui !... s'écrièrent en même temps le bûcheron et Louis que le récit de leur chef avait animés d'une ardeur irrésistible.

Le pèlerin marchait à présent à grands pas, de l'air d'un chef d'armée qui va entamer une action dont le succès dépend de la promptitude avec laquelle les mouvements seront exécutés.

Il s'arrêta tout à coup devant Claude.

— As-tu pris toutes les dispositions pour le voyage ?

— Toutes ! répondit le bûcheron.

...Je me suis procuré deux chevaux qui sont dans la grange de l'ermite. D'autre part ma fille s'est occupée des bagages.

— C'est bien ! fit le pèlerin. De mon côté j'ai pourvu à tout le reste. Ecoute bien les indications que je vais te donner.

Et passant son bras sous celui de Claude, il continua en ces termes :

— Vous irez à cheval jusqu'à l'auberge de Normandie. Là tu trouveras la voiture qui te conduira au port d'embarquement, en suivant l'itinéraire que j'ai indiqué. Les relais sont assurés, et je gage que les meilleurs postiers des écuries du roi de France ne pourraient lutter avec les chevaux que j'ai choisis.

...Au port, le bâtiment sera sous voiles, tout prêt à appareiller. Tu vois donc qu'il faut se hâter de te mettre en route.

Le bûcheron n'avait plus qu'à obéir.

— Dans cinq minutes, dit-il, j'aurai ceint ma rapière et chargé sur mon épaule la malle que nous emportons. Jeanne nous accompagnera chez l'ermite, car c'est elle qui portera l'enfant, sa filleule.

— Bien ça, Claude, prononça le pèlerin en étreignant avec force les mains de son interlocuteur.

Aussitôt chacun se mit, sans la moindre confusion, à la part de besogne qui lui était échue, pour ce départ si précipité.

Claude, ainsi qu'il l'avait annoncé, s'était chargé de porter le bagage qu'il avait réduit autant que possible.

La malle toute prête avait été placée dans l'espace laissé vide sous l'escalier.

Le bûcheron, après avoir assuré sa rapière, passa ses pistolets à sa ceinture.

Dérochant le long manteau de bure qui pendait à la ramure de cerf fixée à la muraille, il s'en revêtit dissimulant ainsi sous les plis du long vêtement les armes qu'il portait sur lui.

Jeanne avait passé sa mante sous lequel dormait la pauvre petite créature qu'elle portait dans ses bras.

Tous ces derniers préparatifs n'avaient pris que quelques minutes pendant lesquelles Louis et sa femme, s'étaient tenus embrassés, confondant leurs baisers et leurs soupirs, dans une émotion impossible à rendre.

Le pèlerin les contemplait en silence, remué lui aussi jusqu'au fond de l'âme par ces adieux qui empruntaient aux circonstances actuelles un caractère si poignant.

Et cet homme, au cœur si fortement trempé, sentit que ses paupières se mouillaient à ce spectacle des deux êtres qu'une fatalité persistante avait poursuivis sans relâche, et qui en étaient réduits à cette unique et cruelle ressource de se séparer pour leur salut à tous deux.

Il dut faire un effort de volonté pour s'arracher à l'émotion qui l'enveloppait de plus en plus profondément.

Et c'est d'une voix bien douce, bien paternelle, qu'il annonça aux deux affligés qu'ils n'avaient plus que le temps de se donner la dernière étreinte et d'échanger le dernier baiser.

Ces paroles étaient à peine prononcées, qu'un long hennissement, arrivant de l'endroit où le pèlerin avait attaché sa monture, venait jeter le trouble dans tous ces esprits—rendus singulièrement impressionnables par la situation.

—Malédiction ! s'écria le pèlerin en courant à la fenêtre qu'il entr'ouvrit pour écouter, voilà qui n'a rien de rassurant, car ce maudit animal a dû flairer ses compagnons d'écurie, et il les appelle.

À ce moment, en effet, chacun put entendre le bruit d'un roulement encore lointain.

Le pèlerin quitta brusquement la fenêtre.

—Vous avez toutefois le temps de leur échapper, dit-il d'une voix sourde. Ils ont encore un bout de chemin à parcourir ; mais, plus d'hésitation, il faut faire diligence.

—Nous passerons par la traverse, répondit Claude.

Et s'adressant à sa fille :

—Tu vas partir en avant, Jeanne, et je te rejoindrai à la Croix-de-Pierre. Mais hâte-toi d'y arriver en suivant tout le long des broussailles.

La jeune fille allait obéir aussitôt, quand—se ravisant—elle vint présenter le front de la petite Marie aux lèvres du malheureux père qui, les bras croisés, adressait un dernier regard à sa femme que le bûcheron appelait pour le départ.

Jeanne sortit la première.

Mais à peine avait-elle fait quelques pas au dehors qu'elle retraits tout effarée, en s'écriant :

—Impossible de s'en aller par les broussailles...

Elle s'interrompit, l'émotion étranglait sa voix.

—Qu'as-tu vu ? interrogea Claude.

—Il y a un cavalier à côté du grand chêne ! répondit avec effort la jeune fille.

D'un bond le pèlerin avait franchi la distance qui le séparait de la porte qu'il ferma à double tour.

—Puisqu'il en est ainsi, déclara Claude, nous avons encore une ressource ; c'est de passer par la cuisine. Je n'aurai pour cela qu'à donner deux coups de hache aux planches qu'on a appliquées contre la porte pour en faire une fenêtre.

Et s'armant de sa cognée de bûcheron, il pénétra dans la cuisine, et au bout d'un instant on put entendre le bruit du fer mordant dans le bois sec de la fenêtre.

Tout le monde s'était précipité sur les pas de Claude, car chacun atteignait maintenant à ce degré d'anxiété après lequel il n'y a plus que l'affolement irrésistible.

Le bûcheron avait achevé de jeter bas les planches. Il passa

aussitôt par l'ouverture qu'il venait de pratiquer, afin de reconnaître les abords de la chaumière, avant de s'engager dans le petit chemin pierreux qui ne conduisait chez l'ermitte qu'après un assez long détour sous bois.

Tout à coup on le vit revenir en toute hâte, et on put lire sur son visage une expression de profond découragement.

Et comme le pèlerin l'interrogeait du regard :

—Nous sommes pris ! prononça-t-il dans un cri étouffé. Nous n'avons plus aucun moyen de nous échapper ; la maison est cernée !

Claude n'avait rien exagéré. La présence des cavaliers tout autour de la chaumière était le fait d'une manœuvre habile.

L'officier qui commandait le détachement avait, en effet, envoyé en éclaireurs un certain nombre de ses hommes, avec l'ordre formel de cerner la maison signalée, mais de ne rien entreprendre avant l'arrivée du marquis de Crivellie et des gentilshommes ses compagnons, lesquels entre parenthèse avaient fait fête au vin d'Anjou de derrière les fagots, que l'aubergiste des *Quatre-Chemins* leur avait servi à profusion. C'est l'arrivée de ces éclaireurs que le cheval attaché au grand chêne avait saluée des hennissements qu'on avait entendus.

Le roulement encore lointain de la voiture que le marquis avait pris la précaution de faire suivre, avait pu tromper le pèlerin sur le temps qui lui restait encore à utiliser pour le départ.

L'avant-garde de la petite troupe s'était conformée aux ordres reçus.

Elle avait opéré dans le plus grand silence, comme s'il se fût agi de surprendre un ennemi à combattre.

Et la manœuvre prescrite avait réussi si parfaitement, que le bûcheron avait tout de suite reconnu que toute tentative de fuite ne pourrait plus qu'échouer.

Aussi n'avait-il pas hésité à faire la déclaration alarmante que l'on sait.

Alors suivit une de ces scènes comme il s'en passe à bord des navires désemparés impuissants à lutter contre la tempête ; quand le capitaine maître après Dieu ordonne à chaque marin de rester à son poste et que, le gouvernail en main, il donne à tous l'exemple du courage et du stoïcisme.

Le pèlerin avait appelé tout le monde autour de lui. Calme comme il l'avait toujours été au temps des combats héroïques soutenus par les frondeurs contre les soldats du roi, il se mit en devoir d'imposer sa volonté, à ce moment de péril extrême.

Et comme s'il eût eu le pouvoir de faire passer dans toutes ces âmes affolées l'indomptable énergie dont il était animé, chacun se sentit prêt à faire ce qu'il allait ordonner.

—Mes enfants, dit-il, il est désormais impossible que nous puissions mettre à exécution le plan que j'avais combiné. Mais il ne faut pas désespérer du salut, pour cela.

...Voici ce que j'ai décidé, ajouta-t-il d'un ton qui ne souffrait pas de réplique : Jeanne va coucher l'enfant là-haut et restera auprès d'elle. Toi, Claude, tu attendras ici ceux qui ne vont pas tarder d'arriver et tu sais ce que tu as à répondre quand ils te demanderont de leur livrer Madeleine de Blangis.

—Je sais ! répondit simplement le bûcheron qui avait tout de suite compris la pensée de son interlocuteur.

—Quant à nous, reprit le pèlerin, s'adressant cette fois à Louis, nous allons prouver à ces gens qu'il ne suffit pas que le roi ait une volonté pour qu'elle se réalise...

...Venez, mes enfants, fit-il en cherchant à entraîner les deux jeunes gens dans la cuisine.

Louis n'avait pas fait d'observation. Mais Madeleine dans un irrésistible élan d'amour maternel, s'était élancée, comme une folle, vers l'escalier, en criant :

—Jeanne, Jeanne, je veux embrasser mon enfant, je veux embrasser mon enfant !

À ce moment on frappa par trois fois. Et du dehors une voix s'éleva qui prononçait ces mots :

—Au nom du roi, ouvrez !

Le pèlerin n'eut que le temps d'entraîner Louis qui tendait

désespérément les bras vers sa femme demeurée immobile et comme clouée sur place.

Les deux hommes avaient à peine disparu, que la porte cédaient livrant passage au marquis de Crivellie et à ses compagnons.

Dans la cuisine le pèlerin avait fait pivoter la boiserie qui masquait l'ouverture du souterrain. Il obligea Louis à se tenir auprès de lui, après lui avoir recommandé le silence.

Le jeune homme dut obéir au geste d'autorité de celui qu'il reconnaissait pour chef absolu.

Mais comment dépeindre l'état d'exaltation, la douleur, le désespoir, du malheureux qui sentait Madeleine en danger et auquel on interdisait de voler au secours de la malheureuse femme.

Et cependant Louis n'était encore qu'au début des épreuves qu'il allait avoir à subir, pendant cette fatale soirée.

Il ne se doutait pas encore qu'il devait passer par les plus épouvantables tortures de l'âme.

Le marquis avait pris place dans le vieux fauteuil, tandis qu'à la suite des gentilshommes, les cavaliers à leur tour, envahissaient la pièce basse, dont immédiatement ils s'occupèrent de garder toutes les issues.

Tout cela s'était fait avec tant de rapidité et de précision que le bûcheron, Madeleine et Jeanne, laquelle était revenue là après avoir couché l'enfant, n'avaient pas eu le temps de se rapprocher les uns des autres. Ils étaient demeurés à la place ou l'arrivée de la troupe armée les avait surpris.

Toutefois, Claude a pu, à la dérobée, échanger avec sa fille des regards d'intelligence. De ce moment ils se sont compris et entendus sur le rôle qu'il convient à chacun d'eux de jouer, afin de dérouter, s'il est possible, l'ennemi qui vient d'envahir la place.

Rassuré sur le compte du pèlerin et de Louis, le bûcheron n'a plus à présent qu'à s'occuper de sauver Madeleine, en donnant le change au marquis.

C'est un habile comédien que ce Claude. Et quand l'officier qui commande l'escorte s'est avancé vers lui, en disant : — "Ordre du roi !", le bûcheron a aussitôt pris un air piteux. Se courbant jusqu'à terre pour saluer, avec force génuflexions, il s'est incliné devant le marquis d'abord, puis devant chaque gentilhomme, l'un après l'autre.

Il simulait un tremblement de tous ses membres ; et c'est en balbutiant qu'il prononça ces mots :

— Que monseigneur daigne me pardonner de n'avoir pas ouvert quand monseigneur m'a fait l'honneur de frapper à la porte de mon humble logis. Mais je suis un pauvre diable de bûcheron, monseigneur, et jamais personne ne vient chez nous.

Il avait réussi à se donner un sourire bête qui égayait fort les soldats.

Quant aux nobles personnages, débauchés écerclés pour la plupart, qui s'étaient joints au marquis, ils ne quittaient pas des yeux Madeleine et Jeanne, jeunes toutes deux, jolies toutes deux quoique réalisant des types de beauté bien différents.

En outre, comme elles étaient vêtues de la même façon, en paysanne coquette, — ainsi l'avait exigé le bûcheron, — chacun cherchait à deviner la quelle des deux était destinée à devenir marquise.

Et n'était que la présence d'un protégé du roi qui les maintenait dans un certain respect des convenances, plusieurs d'entre eux eussent, assurément, proposé des paris.

Le marquis, lui, n'éprouvait pas, il faut le croire, la même curiosité. Il paraissait, à son air maussade, qu'il lui fût absolument indifférent que ce fût à l'une ou à l'autre que l'on réserverait l'honneur de s'appeler marquise de Crivellie.

Ce personnage, dont les ancêtres venus d'Italie avaient tenu rang à la cour de France, portait sur sa figure le stigmate de tous les vices.

À première vue on pouvait affirmer que sa jeunesse s'était écoulée dans des débauches de toute sorte, et que si une nuance de tristesse et d'ennui dominait dans l'expression générale de la physionomie, cela tenait, uniquement, à ce que le gentil-

homme ruiné ne pouvait plus satisfaire ses fantaisies et assouvir ses appétits.

Très en faveur auprès du roi, il n'avait vu dans le mariage que le moyen de reconstituer la fortune qui lui manquait pour briller au premier rang de cette foule de grands seigneurs qui faisaient assaut de luxe et de bonnes fortunes, à l'imitation de leur souverain et maître — le Roi-Soleil.

Aussi avait-il hâte d'en avoir fini avec une aventure dont, il n'en doutait pas, ses ennemis (il n'en manquait pas à la cour) allaient faire gorgo chaude, lorsqu'ils en connaîtraient tous les détails.

— Trêve de simagrées, manant ! cria-t-il à Claude qui continuait de jouer son rôle de bonhomme ahuri.

Et dardant des regards courroucés sur le bûcheron qui persistait à se montrer le plus humble possible, il continua :

— Je devrais te faire mourir sous le bâton, pour t'apprendre à laisser à la porte un gentilhomme du roi et des soldats de Sa Majesté.

Mais si je m'épargne l'ennui de te faire châtier sur l'heure, c'est uniquement par respect pour la justice du souverain, à laquelle tu appartiens désormais, comme complice d'un forfait que tu expieras assurément sur le gibet.

Le bûcheron n'avait pas sourcillé à cette menace brutale ; mais son regard était allé, à la dérobée, rassurer tour à tour Jeanne et Madeleine.

Toutefois il dut faire appel à une force de volonté inouïe pour ne pas laisser éclater la colère qui grondait sourdement en lui.

Et tandis que noble et fière, son âme de soldat, passait par cet effroyable supplice de l'humiliation, il parvenait, à force d'empire sur lui-même, à dissimuler, comme s'il eût été absolument inconscient.

Sur sa figure le sourire stéréotypé et béat avait fait place à une expression d'ahurissement et de terreur.

Il joignit les mains. Et les tendant — tremblantes — vers le marquis :

— Monseigneur, bégaya-t-il, je suis innocent ! Dieu me préserve de mériter jamais le courroux de mon souverain maître, Sa Majesté le roi que j'aime et que je vénère ! On a bien sûr mal renseigné monseigneur que j'étais complice.

Et simulat la frayeur arrivée à son paroxysme, il machonnait entre ses lèvres agitées d'un tremblement convulsif :

— Complice... de qui?... Complice de quoi... mon Dieu ? Ah ! je suis... innocent, bien innocent, monsieur !

— Innocent... toi ? s'écria le marquis en bondissant hors du fauteuil où il s'était tenu jusque-là, affectant la pose d'un souverain sur son trône.

M. de Crivellie avait marché sur Claude, les poings fermés, comme s'il eût voulu de ses propres mains châtier l'impudence d'un manant.

Il se contint toutefois en s'apercevant que Jeanne et Madeleine faisaient en même temps un mouvement pour se rapprocher du bûcheron.

Mais il n'en continua pas moins à fulminer contre celui-ci :

— Tu oses parler de ton innocence, quand le cheval volé à un des hommes de mon escorte est encore attaché à un arbre, à quelques pas de ta mesure !

Claude ne s'était pas attendu à ce qu'on invoquât cette preuve. Il avait eu un geste de surprise qu'il réprima aussitôt, pour renouveler ses protestations d'innocence.

Le marquis l'écarta rudement du bras, en commandant à deux soldats de le tenir en respect.

Tout à coup il s'opéra un changement dans le jeu de physionomie du bûcheron qui trembla avoir, subitement, retrouvé un peu plus de sang-froid et d'aplomb.

Et bien que tenu à vue par les hommes préposés à sa garde, il se tourna vers le marquis pour dire :

— Je supplie en grâce monseigneur d'écouter la prière que je lui adresse ! Que monseigneur daigne me faire connaître le crime dont je suis accusé.

— Jour de Dieu, manant, hurla M. de Crivellie hors de lui, tu as l'audace de m'interroger !

Cette fois il avait porté la main à l'épée de cour qui pendait à son côté. Puis se ravisant :

—Manant, dit-il du ton dont on prononce une sentence, tu caches dans cette maison une personne qui a commis l'imprudence (il souligna le mot) de quitter la retraite où elle se trouvait de par l'auguste volonté du roi.

Le marquis s'interrompit pour regarder l'une après l'autre les deux jeune personnes qui se trouvaient là et juger de l'effet que ses paroles avaient pu produire sur chacune d'elles.

Il ne put quo constater que ni l'une ni l'autre n'avait paru comprendre ce dont il s'agissait.

C'est que Madeleine avait deviné qu'il ne lui restait plus qu'à modeler son attitude sur celle de Jeanne.

Elle n'avait pas bronché.

Après un court moment de silence, M. de Crivellie reprit :

—Manant, j'ai reçu de Sa Majesté l'ordre de venir chercher ici Mlle Madeleine de Blangis.

Le bûcheron gardant le silence, le marquis continua d'un air dédaigneux :

—Il ne dépend que de ma volonté que ta maison soit fouillée dans les moindres recoins, et qu'on te fasse payer cher ton impudence et ton obstination à te taire.

...Mais, ajouta-t-il en regardant de nouveau et alternativement les deux jeunes personnes, je ne veux pas faire à Mlle de Blangis l'injure de supposer qu'elle voudrait hésiter à se soumettre à un ordre je dirais mieux à un désir de Sa Majesté.

Après s'être montré brutal et emporté quand il avait parlé au bûcheron, M. de Crivellie se croyait obligé de redevenir gentilhomme en s'adressant, même indirectement, à celle qu'il supposait devoir être Mlle de Blangis.

Et c'est avec une affectation marquée qu'il s'efforça de sourire, — un sourire dans lequel on eût pu définir une intention de fine ironie, — quand il prononça ces mots :

—Mesdemoiselles, je vous supplie de me dire laquelle de vous se nomme Mlle Madeleine de Blangis.

Jusqu'à ce moment tous ceux qui avaient pénétré dans la chaumière à la suite du marquis, s'étaient tenus dans la plus grande réserve, observant le silence, pendant ces emportements immodérés du gentilhomme.

Mais aux dernières paroles qu'avait prononcées M. de Crivellie, il s'était produit dans l'assistance, un mouvement général d'attention et de curiosité.

Chacun dirigeait maintenant les yeux sur Jeanne et Madeleine, et l'on était fort intrigué de savoir laquelle des deux allait répondre.

Les assistants devaient cependant être déçus dans leur attente.

La question du marquis demeura sans réponse.

M. de Crivellie ne se laissa pas démonter par ce premier échec. Il feignit même de supposer que celles à qui il s'était adressé avaient été retenues par un sentiment de timidité.

Il s'efforça de prendre un ton enjoué qui contrastait quelque peu avec son air maussade de viveur blasé et son caractère violent.

—Je ne suppose pas, dit-il, qu'il puisse déplaire à Mlle de Blangis de devenir marquise de Crivellie et de tenir un rang à la cour.

Madeleine se sentait défaillir. L'épreuve était au-dessus de ses forces.

D'un mot elle pouvait tout perdre. Claude le comprit.

Devant l'imminence du danger, il n'hésita pas à s'adresser à la jeune femme un regard empreint d'une suprême éloquence, en même temps qu'il faisait signe de garder le silence.

C'était une imprudence, car ni le signe ni le regard n'échappèrent au marquis.

Rendu furieux par cette résistance de commande, exaspéré à l'idée qu'on le rendait dupe d'une comédie ridicule, il abandonna les manières du gentilhomme pour revenir aux emportements du brutal personnage qu'il était réellement.

Il s'était jeté sur le bûcheron, et sa main levée allait retomber sur la face de Claude, quand Jeanne vint résolument se placer entre son père et ce forcené.

Puis surmontant l'émotion qui lui poignait le cœur et faisant appel à l'affection fraternelle qu'elle éprouvait pour Louis et Madeleine, elle y puisa le courage nécessaire pour donner suite à une inspiration qui lui arrivait à l'improviste.

Elle leva un regard assuré sur M. de Crivellie.

—Monsieur le marquis, obéissant à un ordre de Sa Majesté, est venu ici chercher Mlle Madeleine de Blangis, dit-elle. C'est moi !

Un murmure de surprise et aussi de satisfaction accueillit cette déclaration faite du ton dont se serait exprimée une demoiselle de haute naissance.

Pas un de ceux qui avaient assisté à la scène n'essaya de mettre en doute l'affirmation de la jeune fille.

Comment aurait-il pu venir à tous ces hommes blasés, indifférents ou sceptiques, la pensée qu'un semblable dévouement eût pu se produire !

Le marquis moins que tout autre eût pu soupçonner la vérité, dans l'état d'exaspération où il se trouvait.

La déclaration qu'il venait d'entendre avait eu pour effet inattendu de démontrer clairement à l'irascible gentilhomme qu'il avait été, de la part du bûcheron, l'objet d'une mystification dont le châtimement s'imposait immédiatement.

Il n'y avait pas à attendre de ce caractère violent une capitulation que commandait la présence de femmes dont l'une venait de déclarer être la fille du baron de Blangis.

M. de Crivellie, cette fois, s'était jeté sur le bûcheron ; il l'avait saisi à la gorge, en s'écriant :

—Mal t'a pris, manant, d'essayer de mentir à l'envoyé du roi. Tu expieras plus tard ton crime de lèse-majesté. Mais je veux dès maintenant venger l'injure que tu as faite à ma personne.

Il écuma de rage, s'acharnant, lui chétif et débile, contre l'homme qui l'eût pu assommer d'un revers d'un bras.

Mais Claude eut le sublime courage de subir les odieux traitements et les injures dont on l'accablait.

Et de même que Jeanne venait de lui donner le spectacle d'un dévouement qui l'avait remué jusqu'au fond du cœur, de même il donna à sa fille l'exemple d'une résignation héroïque.

—Grâce, grâce ! supplia-t-il, feignant d'implorer la pitié.

Et, humble, tremblant, il répéta :

—Grâce, monseigneur ! si j'ai été coupable, que monseigneur ait compassion de moi ; j'ai péché par... faiblesse, rien que par bonté de cœur.

Il venait d'improviser tout un plan habile de plaidoirie consistant à faire croire qu'il avait ignoré en recevant chez lui Mlle de Blangis, qu'il donnait l'hospitalité à une personne coupable de s'être enfuie du couvent.

Il savait pouvoir compter sur l'intelligence de la jeune femme ; et persuadé que celle-ci ne le démentirait pas, il se mit à plaider les circonstances atténuantes.

Jamais comédien ne tint plus parfaitement son rôle. Il sut se faire obséquieux, petit, suppliant, timore même. Il trouvait des accents à remuer les âmes les plus endurcies. Il poussa même le stoïcisme jusqu'à fléchir les genoux devant l'homme qui l'invectivait sans mesure.

—Monseigneur, fit-il en manière de péroraison à la touchante improvisation, ignore que j'avais connu Mlle Madeleine alors qu'elle habitait chez la très honorable Mlle de Blangis, sa parente. Et elle était si bonne, si douce, Mlle Madeleine, que je m'étais habitué à l'aimer, comme jamais ma propre fille. Aussi quand j'ai su qu'on venait la chercher, et que j'ai compris que je ne la reverrais plus, plus jamais, alors j'ai perdu la tête, monseigneur. Il m'a semblé que j'allais devenir fou... Et je le devenais bien sûr un peu, monseigneur, puisque je me suis permis... puisque j'ai osé... Ah ! monseigneur aura pitié de moi, de nous, ajouta-t-il avec explosion et en indiquant Madeleine.

Celle-ci pouvait, à présent, se laisser aller tout entière à son émotion, sansveiller les soupçons.

Aussi quand, s'étant relevé, le bûcheron l'appela à lui en lui tendant les bras, se laissa-t-elle aller à un élan de véritable tendresse filiale.

Claude profita de ce mouvement qui lui permettait de communiquer sa pensée à la jeune femme pour dire tout bas à l'oreille de celle-ci :

—Tu dois accepter le sacrifice ; il le faut, mon enfant ! .. Songe à Louis, songe aussi à ta fille !

La voix quelque peu radoucie du marquis vint bientôt mettre un terme à cette scène d'effusion. M. de Crivellie échangea quelques paroles avec Jeanne, et celle-ci avait vraisemblablement obtenu les circonstances atténuantes pour le bûcheron.

En effet, le marquis, sans toutefois se départir complètement de sa morgue et de sa façon violente, dit à Claude :

—J'ai bien voulu, manant, t'épargner un premier châtement, pour ne pas déplaire à la noble demoiselle qui a pris en main ta défense...

Il s'inclina légèrement devant Jeanne qui était tout de suite entrée de plain-pied dans le personnage qu'elle voulait jouer.

Et il reprit d'un ton de commandement :

—Je t'abandonne à la justice du roi ! .. Retire-toi, manant !

Cette fois encore la fille du bûcheron intervint :

—Monsieur le marquis ne me refusera pas, fit-elle avec une dignité admirablement jouée, la grâce que je vais solliciter de lui.

Elle avait véritablement des manières et une façon de parler à donner l'illusion complète, car le marquis de Crivellie se sentit subjugué et domine même, par son grand air.

—A Dieu ne plaise, mademoiselle, répondit-il avec une nuance d'étonnement, que je refuse d'obéir à ce que vous appelez une sollicitation et que je considère comme un ordre pour moi. Que désirez-vous ?

—Je désire que monsieur le marquis me permette de faire mes adieux à ceux dont je n'ai pas juger le degré de culpabilité dans cette affaire, mais dont je veux reconnaître les bontés et l'affection.

Le marquis avait tiré sa bourse et s'appropriait à la jeter devant le bûcheron. Jeanne prévint le mouvement.

—Gardez votre bourse, monsieur le marquis, prononça-t-elle toujours de ce même ton simple et digne à la fois ; ce n'est pas avec de l'argent, quelque importante que puisse être la somme, que je saurais jamais reconnaître les soins dont j'ai été l'objet.

...Je n'ai pas oublié que, pauvre orpheline, j'ai trouvé dans cette chaumière la sollicitude d'un père, les caresses d'une mère !

...Et je m'étais habitué à considérer tous ces braves gens comme une famille qui remplaçait pour moi celle que je n'avais plus.

En parlant en ces termes émus, Jeanne savait qu'elle ne faisait qu'exprimer les pensées de reconnaissance que la vraie demoiselle de Blangis avait elle-même par ceux qui l'avaient accueillie et aimée.

—Aussi, reprit-elle, si j'insiste pour remercier à ma façon (elle souligna ces mots) c'est que j'estime que ceux qui m'ont donné, non pas l'hospitalité qui se peut payer, mais l'affection pour laquelle il n'est pas de rétribution, se trouveront assez récompensés par la reconnaissance que je garderai éternellement dans mon cœur, avec leur souvenir !

Jeanne s'avança alors, les yeux fixés sur les yeux de son père ; et se jetant dans les bras de Claude, elle y demeura quelques instants silencieuse, comme si l'émotion l'eût empêché de parler.

Mais le bûcheron profitant de cette étreinte que les paroles de sa fille venaient de justifier et que, tacitement, le marquis avait autorisée, le bûcheron murmura à l'oreille de celle qui se dévouait :

—Soit bénie, pour cette bonne pensée, mon enfant ! .. Je t'admire et je suis fier de toi ! ..

Et il répéta en serrant la jeune fille sur son cœur :

—Sois bénie ! ..

Après avoir reçu cette bénédiction paternelle, Jeanne se sentit une force nouvelle pour accomplir jusqu'au bout la bonne action et l'acte de dévouement qu'elle s'était imposés, autant comme une preuve d'affection à donner à l'amie de son

enfance que comme un devoir à remplir envers son père et ceux dont il servait la cause.

Oui, Claude pouvait être fière de cette fille, car c'était bien le sang généreux du père qui circulait dans les veines de l'enfant.

Jeanne, à ce moment où un terrible danger menaçait les siens, se réveillait une de ces natures que Dieu semble avoir marquées d'avance pour les beaux sentiments et les grandes actions.

Elle alla, une dernière fois, embrasser Madeleine pour laquelle elle se sacrifiait.

Sacrifice bien réel, en effet, car il était certain que le subterfuge découvert, celle qui s'en était rendue coupable entourait la colère du souverain.

Mais Jeanne, en agissant ainsi qu'elle faisait, pouvait donner à Claude, à Louis et à Madeleine le temps de se trouver à l'abri de nouvelles recherches.

Le marquis jugea qu'il fallait mettre un terme à ces douces effusions.

Il avait hâte de repartir, maintenant qu'il avait la conviction de ramener à Paris, la riche héritière à laquelle il devait donner son nom.

Au surplus, sa colère s'était quelque peu calmée, et c'est d'un ton qu'il voulut rendre gracieux, qu'il dit à celle qui se faisait passer pour demoiselle de Blangis :

—Vous n'éprouverez aucune fatigue, mademoiselle de ce voyage de nuit, car j'ai pris soin de faire suivre un carrosse où vous trouverez tout le confortable indispensable pour le long trajet que nous aurons à accomplir.

Et il ajouta avec une pointe d'ironie :

—J'ose espérer que, cette fois, il ne se rencontrera pas de personnes assez entreprenantes et audacieuses, pour tenter de vous enlever en route, car vous aurez une escorte royale et digne d'une de Blangis.

Les soldats s'inclinèrent à ce compliment si flatteur pour eux.

—A cheval, messieurs ! commanda le marquis.

M. de Crivellie tendit alors la main droite sur laquelle la fille du bûcheron appuya la sienne.

Et les deux personnes allaient se retirer, saluant à droite et à gauche les gentilshommes et les soldats qui formaient la haie de chaque côté de la porte, quand un cri retentit tout à coup, suivi d'exclamations pressées.

L'on vit alors un homme se diriger, en titubant, vers le groupe de militaires qui s'étaient retournés et s'approprièrent à repousser l'importun.

C'était Mathurin qui, réveillé en sursaut, avait vu Jeanne sur le point d'être emmenée par le marquis.

Le malheureux garçon était encore trop sous l'influence du liquide qui endormait son cerveau, pour se rendre compte de la situation.

Et s'arrachant des bras de Claude qui s'efforçait de le retenir, il se mit à crier :

—Pourquoi emmenez vous Jeanne, vous autres ?

VII

L'ARRÊT

Aux cris poussés par Mathurin succéda un mouvement de stupéfaction pour les uns, de terreur pour les autres.

Le marquis de Crivellie s'était retourné au moment de franchir le seuil.

Il avait abandonné, presque repoussé, la main de Jeanne qu'il tenait dans la sienne. Et son regard sévère foudroyait le bûcheron.

Celui-ci avait saisi Mathurin et d'une poussée l'avait envoyé donner, en chancelant, contre un mur.

Le pauvre diable, hors d'état de comprendre l'importance de sa malencontreuse intervention, essayait de résister.

Têtu comme généralement l'individu pris de boisson, il s'obstinait à appeler sa cousine et fiancée en tendant les bras vers la jeune fille.

Il se produisit à ce moment une scène de confusion inénarrable.

Sur un signe du marquis quelques uns des soldats avaient entouré le bûcheron, tandis que d'autres s'assuraient de la personne de Mathurin.

Jeanne, à la faveur du tumulte général, avait pu s'approcher de Madeleine et lui parler tout bas, afin de lui rappeler qu'elle devait persévérer dans le rôle qui lui était échu et qui consistait, comme on sait, à se faire passer pour la fille du bûcheron.

Et Madeleine, défaillante, s'était laissée emmener pour se blottir de son mieux, sous les marches de l'escalier, dans un réduit où elle pouvait demeurer inaperçue.

Tout cela avait pu se faire, à la faveur du tohu-bohu, car gentilshommes et soldats, chacun prenant sa part de la mystification, réglaient maintenant leur colère sur le degré d'exaspération du marquis.

Vingt poings s'étaient levés pour menacer le bûcheron.

Toutes les bouches lui prodiguaient, en même temps, injures et menaces.

Mais Claude n'avait pas été longtemps à recouvrer tout son sang-froid.

Soin de chercher à opposer une résistance désespérée, ainsi que font d'ordinaire les coupables qui se voient pris, il sut se montrer indifférent aux menaces comme aux injures.

Il profita d'un moment de répit que lui laissaient ceux qui s'étaient constitués ses gardiens, pour s'exprimer de façon à ce que Mathurin pût comprendre, si toutefois le malheureux retrouvait une lueur de raison :

— Je t'avais bien dit, mauvais cœur, qu'à force de boire tu finirais par devenir imbécile ou fou.

Puis s'adressant directement au marquis, il ajouta :

— Monseigneur peut s'assurer que j'avais raison, puisque ce malheureux s'est mis dans un état pareil et qu'il ne peut plus même reconnaître les personnes qu'il a l'habitude de voir tous les jours.

Claude persévérerait ainsi hardiment dans son rôle. Il savait qu'il ne réussirait peut-être à prévenir une catastrophe désormais imminente, qu'en payant d'audace.

Mais il allait avoir besoin de faire appel à tout son courage pour supporter de nouvelles invectives, car le marquis lui mettait les poings sur la figure, en s'écriant avec fureur :

— Tu oses répliquer, maître fourbe ; tu oses élever la voix devant celui qui peut te faire jeter à ses pieds, et écraser sous le bâton, misérable drôle que tu es ?

... Courbe la tête, manant, et jusqu'à terre, car c'est avec le talon de ma botte que je dois me venger de ton insolence.

— J'ai dit la vérité à monseigneur ! prononça Claude en s'inclinant de façon à pouvoir regarder Mathurin à la dérobée.

Et il lui sembla s'apercevoir que l'infortuné commençait à se rendre compte de la situation, car le visage de Mathurin exprimait à la fois la surprise, la terreur et la honte.

C'est que, depuis quelques instants, Jeanne s'était placée de façon à ce que son cousin pût la voir. Elle tenait les yeux fixés sur lui et comme si elle eût réussi à établir un courant magnétique entre elle et le malheureux garçon, celui-ci semblait avoir maintenant conscience de tous les reproches que lui adressait, tacitement, la jeune fille.

Son cerveau se dégageait peu à peu des brumes de l'ivresse. Il se sentait doublement coupable et il tremblait comme un enfant, devant celle qu'il aimait, encore plus que devant Claude dont il redoutait la colère.

À ce moment, du reste, la scène prenait une tout autre tournure.

Le marquis abandonnant le bûcheron aux hommes qui le gardaient s'avancait vers Mathurin.

L'attention de tous se porta aussitôt de ce côté. Et l'officier qui commandait l'escorte hasarda un avis qui fut immédiatement accepté.

— Monseigneur, dit-il, connaît le proverbe : *In vino veritas* /

— Ce qui veut dire, ajouta un des gentilshommes présents, que la vérité sort de la bouche des ivrognes !

— Soit ! fit le marquis, je vais interroger ce drôle.

Mathurin se trouva aussitôt enfermé dans un cercle humain. On l'entraîna devant le fauteuil dans lequel M. de Crivellio s'était laissé choir, comme un juge qui va ouvrir l'audience.

Le coupable n'avait pas, pendant ce temps, cessé de regarder Jeanne.

Il subissait une étrange fascination. Et certes il eût tenté tout ce qu'il était humainement possible d'accomplir afin de réparer la faute dont il s'était rendu coupable d'une façon tout à fait inconsciente, si par malheur il n'eût été encore dans cet état qui suit immédiatement l'ivresse et qui n'est pas encore le retour à l'énergie.

Mathurin, à ce moment, présentait l'aspect lamentable du condamné à mort qu'il faut traîner à l'échafaud, comme une masse inerte.

Ses jambes fléchissaient sous le poids de son corps. Il fallut presque la porter devant le marquis de Crivellio qui, persuadé que le bûcheron l'avait trompé, méditait contre le coupable un châtement exemplaire.

De son côté Claude en était arrivé à ce degré où l'esprit saisi de vertige dicte les plus irrésistibles exaspérations et les résolutions désespérées.

S'arrachant des bras qui le retenaient prisonnier, il se fraya un passage jusqu'à Mathurin.

Et l'apostrophant d'une voix tonnante :

— Malheureux, dit-il, qu'est-ce qui t'a pris de parler ici de Jeanne ? Tu la vois partout, partout où elle n'est pas, surtout : il suffit pour ça que tu aies bu, comme un misérable vaurien et ivrogne que tu es.

... Mais prends bien garde à ce que tu vas dire, car je t'écraserai comme un serpent venimeux.

Il tenait ses deux poings levés comme des massues prêtes à s'abattre.

Puis, par un effort suprême de la volonté, il se tourna vers le marquis et d'un ton respectueux :

— Que monseigneur daigne pardonner à ce malheureux d'avoir osé prononcer en présence de monseigneur un nom qui trotte dans la tête de ce vaurien, chaque fois qu'il a réussi à tromper ma surveillance et qu'il s'est enivré.

Et s'animant :

— Mais Jeanne est une honnête fille qui, — à l'heure qu'il est, — est allée porter des fagots dans le voisinage, parce que c'est une travailleuse, et qui ne consentira jamais, jamais, tu l'entends, Mathurin, à devenir la femme d'un lâche qui oublie toutes les promesses qu'il a faites, tous les serments...

— Arrière, manant ! cria le marquis en l'interrompant.

Aussitôt les soldats se précipitèrent sur Claude qui se laissa emmener cette fois sans résistance.

Il n'avait plus désormais qu'à attendre le résultat de l'interrogatoire d'où dépendaient le sort de Madeleine de Blangis et le sien.

Mathurin, les yeux écarquillés, le visage blême, les bras balants offrait aux regards tous les signes de l'imbécillité et de la terreur.

Bouche béante, il paraissait accablé sous le poids des reproches et des menaces dont l'avait flagellé le bûcheron.

Et quand l'officier l'eut poussé devant M. de Crivellio, il s'affaissa sur les genoux, — les mains jointes, — sans prononcer un mot, sans exhaler une plainte.

Le silence se fit. Tout le monde attendait, les yeux fixés sur le marquis.

Celui-ci promena un regard assuré sur l'assistance, en homme qui a préparé un effet saisissant.

Et s'adressant à Mathurin :

— Lève-toi, maraud ! commanda-t-il.

Il fallut soutenir le malheureux garçon pour l'aider à se mettre sur ses jambes tremblantes.

— Maintenant, continua le marquis, je t'ordonne d'aller me quêrir Jeanne et de l'amener devant moi !

Mathurin ne bougea pas.

Mais il se fit aussitôt un mouvement à droite et à gauche parmi ceux qui entouraient le jeune homme.

Par le fait de cette manœuvre qui démasquait à l'improviste la jeune fille, celle-ci se trouva isolée, dans l'espace laissé vide entre elle et Mathurin.

— Va me quérir Jeanne, répéta le marquis en désignant cette fois la fille du bûcheron.

Revenue d'un premier saisissement, Jeanne demeura immobile dans une attitude si absolument digne que la plupart de ces hommes sentirent leur conviction singulièrement ébranlée, d'autant plus que Mathurin, les yeux baissés, avait l'air de ne pas comprendre ce qu'on exigeait de lui.

Seul M. de Crivellie conservait son inébranlable assurance.

Et pour la troisième fois, il prononça ces mots :

— Va me quérir Jeanne, te dis-je, puisque je veux te la donner pour femme !

Cette fois Mathurin fut au moment d'obéir.

Mais presque aussitôt il tressaillit, chancela ; un nuage lui passa devant les yeux. Il vit, comme dans une vision, Claude et Jeanne qui, le bras droit levé, semblaient lui rappeler le serment solennel qu'il avait fait sur le crucifix de l'ermitte.

Le malheureux porta les deux mains à sa gorge, et il murmura d'une voix étranglée :

— A boire !... A boire !

M. de Crivellie se redressa, furieux.

— *In vino veritas* ! fit en manière de conseil l'officier qui tenait à son idée fixe.

— Soit ! consentit le marquis en s'asseyant de nouveau, qu'on lui donne à boire !

Aussitôt un soldat vint présenter sa gourde pleine de vin acheté chez l'aubergiste de la forêt.

Mathurin se mit à boire avec avidité. Il fallut, sur un signe du marquis, lui arracher la gourde des mains.

Le bûcheron et sa fille épiaient avec angoisse chacun des mouvements de leur parent. C'était leur dernière espérance qui s'envolait.

Et ces deux nobles cœurs, si stoïques jusque-là, éprouvèrent une première atteinte de découragement, quand M. de Crivellie élevant la voix, s'écria d'un ton d'autorité :

— Puisque tu ne veux pas de Jeanne pour femme, je la donne à celui de ces braves soldats qui voudra l'emmener en croupe avec lui !...

Et s'adressant aux militaires :

— Qu'on emporte la jolie fille ! Vous la jouerez aux dés, à la première halte !

Mathurin eut des regards de fou.

— A boire ! à boire ! répétait-il, allant de l'un à l'autre en titubant.

Et tous ces hommes mis en gaieté par ce spectacle inattendu que leur offrait le marquis, accueillirent par des rires et des bourrades l'infortuné qui se débattait contre la plus épouvantable des tentations.

Soudain il se jeta sur le soldat qui se trouvait le plus près de lui, et avec une vigueur et une dextérité dont on ne l'eût pas cru capable à ce moment, il lui arracha la gourde qu'il portait suspendue au baudrier.

Et avant qu'on eût eu le temps de l'en empêcher, il la vida à longs traits.

On l'avait entouré. On le pressait.

— Tu vas pouvoir parler à présent ! disait l'officier enchanté que son conseil eût été suivi.

Mais Mathurin ne répondait plus.

Pendant quelques secondes il demeura debout, promenant son regard et clignotant tout autour de lui.

Puis il tomba comme une masse.

Le marquis avait raté son effet. La déception arrivait au moment même où il se croyait absolument certain du succès.

Et tandis que les soldats s'acharnaient sur Mathurin qu'on ne put parvenir, malgré tous les efforts, à remettre sur ses pieds, M. de Crivellie tourna toute sa colère contre le bûcheron.

— Tu vas payer cher ta fourberie, manant ! cria-t-il furieusement en menaçant de son épée l'homme qu'il accusait de l'avoir mystifié,

Claude demeurait impassible, en dépit des menaces proférées contre lui et du danger qu'il sentait imminent.

Après avoir eu un moment de trances violentes, il était redevenu lui-même, avec la certitude que Mathurin n'était plus en état de parler.

Aussi cet homme énergique était bien décidé à persévérer dans son rôle, quoi qu'il pût lui arriver désormais.

Il savait, au surplus, que sa fille l'imiterait dans son inébranlable résolution de sauver, coûte que coûte, Madeleine et l'enfant de Louis.

Et cette pensée affermissait son âme pour la terrible épreuve qu'il allait avoir à subir, selon toute probabilité.

En effet, le marquis concentrait maintenant toute sa colère contre lui. Sur son ordre on avait abandonné Mathurin qui gisait inerte, pour appréhender au corps le bûcheron et le tenir immobile devant celui qui s'était constitué son juge.

M. de Crivellie ne parvenait pas à dissimuler son dépit qu'en s'abandonnant aux plus violentes exaspérations. Et c'était vraiment un singulier spectacle que l'attitude courroucée de ce gentilhomme contrastant avec le calme de ce simple bûcheron, un calme qui tenait de la résignation et de la sérénité.

Il était facile de deviner que cet homme conserverait son sang-froid jusqu'au bout et peut-être même qu'il se refuserait à répondre.

C'est ce qui ne manqua pas d'arriver. En vain le marquis renouvela-t-il ses questions, son projet d'interrogatoire était destiné à avorter comme avait avorté l'épreuve tentée sur Mathurin.

Il essaya toutefois d'un dernier moyen.

— Tu as désobéi au roi ! s'écria-t-il avec force. C'est un crime dont tu auras à répondre devant qui de droit. Mais pour agir ainsi que tu l'as fait, tu avais assurément un but. Je veux le connaître.

Le bûcheron persistant dans son mutisme, M. de Crivellie s'adressa à Jeanne :

— Et vous ? .. Pourquoi vous rendez vous complice de ce misérable ? Quel motif aviez-vous pour désobéir aux ordres de Sa Majesté ?

La jeune fille garda également le silence.

Il ne fallait pas attendre de cette courageuse nature une minute de défaillance.

Celle à qui était venue cette pensée d'un dévouement sublime ne devait pas se démentir au moment du danger.

Aussi ne pouvait on lire sur son visage impassible les tourments dont son âme était agitée à ce moment suprême.

Et cependant elle était bien loin de soupçonner à quel genre d'épreuve on allait mettre son amour filial.

Le marquis se recueillait, effectivement, pour une nouvelle violence.

Tout à coup sa voix s'éleva éclatante de colère :

— Vous refusez de répondre ? soit ! Mais nous verrons, manant, si tu seras tout à l'heure aussi calme et aussi muet quand il s'agira de demander grâce.

Il y eut un moment d'anxiété parmi tous ces hommes qui, il faut le reconnaître, ne s'étaient pas, en accompagnant le marquis, attendus à une aventure qui prenait les proportions d'un événement dramatique.

L'officier qui avait le commandement de l'escorte se tenait, quel qu'il eût, en face du gentilhomme courroucé.

Celui-ci lui indiqua le bûcheron :

— Emparez-vous de cet homme, commanda-t-il.

Claude se laissa saisir par les bras.

L'officier voulut se montrer empressé.

S'inclinant très bas devant le marquis qu'il savait très en faveur auprès du roi, il demanda respectueusement :

— Que dois-je faire de cet homme ? Qu'ordonne monsieur le marquis ?

... J'ordonne qu'on le pend ! répondit froidement M. de Crivellie.

Il se produisit alors un tumulte indescriptible.

Les soldats obéissaient militairement.

Claude marchait comme autrefois les martyrs qu'on conduisait aux arènes pour être livrés aux bêtes féroces affamées.

Et derrière lui, Jeanne emmenée elle aussi, opposait aux regards cruels du marquis, son visage sur lequel se reflétait toute l'énergie de son âme courageuse et résignée.

Maintenant la scène se transportait dans le petit espace défriché qui servait de cour à la chaumière.

Là s'élevait un chêne centenaire dont les feuilles s'argentèrent aux rayons d'un splendide clair de lune.

C'était cet arbre que le marquis avait choisi pour servir de gigantesque gibet à l'homme qui osait braver sa colère.

Et tous ces personnages empanachés groupés autour du condamné, au pied du chêne majestueux, sous le dôme céleste illuminé d'étoiles, représentaient un de ces merveilleux tableaux animés que savent combiner sur la scène, les régisseurs inspirés.

Le marquis n'avait pas quitté la chaumière.

Entouré des quelques seigneurs qui l'avaient accompagné, en bons courtisans qu'ils étaient, M. de Crivellie se proposait d'assister, de la fenêtre comme d'une loge de théâtre au spectacle dramatique qui allait se dérouler sous ses yeux.

Il savait que les ordres rigoureux qu'il avait donnés seraient exécutés à la lettre et sans le moindre retard.

Aussi bien était-il maintenant pressé de retourner à Paris, qu'il y ramenât ou non celle qu'il était venu chercher.

Et se penchant vers l'un des assistants qui se trouvait à côté de lui, il le pria de s'occuper de tout faire apprêter pour le départ. Il s'agissait de tenir prêts les chevaux de selle et le carrosse qu'on avait fait avancer jusqu'à quelques mètres de la chaumière.

.....
Pendant que s'accomplissait l'acte de violence qui venait de prendre fin, Madeleine de Blangis avait passé par toutes les émotions et toutes les souffrances de l'âme.

Vingt fois, durant cette scène, la malheureuse femme avait été au moment de s'interposer entre le bûcheron et le marquis, et de déclarer la vérité, tout entière quelles qu'en pussent être les conséquences pour elle-même.

Mais, chaque fois, elle s'était souvenue à temps des recommandations si pressantes que lui avait faites Claude ; elle s'était souvenue à temps des recommandations si pressantes que lui avait faites Claude ; elle s'était souvenue avec quel ton d'autorité paternelle, l'homme qui avait élevé Louis, lui avait commandé de ne pas intervenir.

Aussi, que de tranges, à chaque phase nouvelle de ce drame déjà si bourré d'incidents. Les plus douloureuses impressions l'avaient assaillie quand Mathurin avait subitement compromis le succès de l'idée qu'avait eue Jeanne de se faire passer pour Madeleine de Blangis.

Mais la pauvre femme allait subir la phase la plus cruelle de cette épreuve. Elle se trouvait en effet, dans cette épouvantable alternative ou de s'exposer elle-même ou de laisser son bienfaiteur périr sous ses yeux, supplicié par ordre de l'implacable marquis de Crivellie.

Et pour ajouter encore à cette torture morale, survenait la pensée de l'homme aimé, de l'époux qu'il faudrait abandonner au désespoir, de ce Louis enfin qui se félicitait naguère encore de l'avoir retrouvée après avoir accompli pour cela la plus miraculeuse entreprise, au milieu d'inénarrables périls.

Jamais Madeleine, depuis qu'elle subissait les impitoyables atteintes du mauvais sort qui s'acharne, jamais Madeleine n'avait encore passé par semblables tourments. Aux prises avec la plus irritante perplexité, elle sentait que son esprit et que le courage l'abandonnaient. Elle arrivait à ce degré d'anxiété où la raison peut être atteinte d'un moment à l'autre, où la douleur conduit à la folie.

Elle avait entendu le marquis donner l'ordre d'emmoner le bûcheron et de procéder immédiatement à l'exécution. Son cœur avait cessé de battre, subitement, comme si elle dût périr elle aussi, comme si de ses lèvres entr'ouvertes pour un cri de désespoir allait s'exhaler son dernier soupir.

Mais, par un effort surhumain de la volonté, elle parvint à se contenir, à se taire. Elle eut la force morale de résister à la tentation de s'élançant au secours de celui qu'on avait condamné d'un mot et qu'on allait exécuter sommairement.

C'était là une inspiration qu'elle acceptait sans se l'expliquer, comme si elle eût été imposée par une volonté toute-puissante. Mais en présence du péril qui augmentait pour le bûcheron dont les instants paraissaient comptés, une lutte intérieure s'engagea en Madeleine, lutte terrible entre sa conscience qui lui commandait de sauver Claude et son amour qui lui soufflait le nom de l'époux qu'il lui faudrait sacrifier, abandonner, perdre à tout jamais !

Et cet époux aimé, ce Louis pour lequel elle eût donné sa vie, il était là, à quelques pas d'elle ; et peut-être de la retraite sûre où l'avait entraîné le sonneur, avait-il entendu, lui aussi, l'arrêt que venait de prononcer ce redoutable marquis de Crivellie.

Peut-être qu'à ce moment, ce généreux cœur subissait-il, lui aussi, mille morts dans l'impuissance où il se trouvait de porter secours au condamné conduit au supplice.

Toutes ces pensées s'agitaient tumultueusement dans l'esprit de Madeleine comme autant d'aiguillons qui lacéraient son cerveau pour le pousser à prendre une décision.

Hélas ! c'était trop demander à cette nature de femme qui vivait par le cœur et dont le cœur défailait devant l'immensité du sacrifice à accomplir.

Aussi la pauvre martyre s'adressa-t-elle à celui dont le saint nom vient sur les lèvres au moment du péril, quand l'âme affolée n'a plus d'autre espoir qu'en l'intervention divine.

Madeleine s'affaissa sur les genoux ; et les bras levés au ciel, elle pensa :

— Seigneur, tout-puissant, vous ne m'abandonnez pas ! . . . Vous ne voudrez pas que ceux que j'aime succombent sous mes yeux, sans que je puisse leur porter secours ! Mon Dieu, venez à mon aide ; dites-moi, oh ! dites-moi ce que je dois faire !

Soudain la malheureuse s'interrompit dans cette prière mentale. Il lui avait semblé entendre un léger bruit provenant de l'étagère au-dessus : une plainte d'enfant, un vagissement de chérubin.

Et son âme tressaillit, comme si elle eût entendu la voix de l'Éternel lui dire : — "Souviens-toi que tu es mère !"

Alors toute son énergie s'évanouit ; l'ardeur qui l'avait soutenue et animée disparut subitement.

Madeleine n'eut plus la force de se relever ; elle demeura à genoux, brisée, anéantie.

.....
Dans la cour de la chaumière, on faisait les derniers préparatifs pour le supplice du bûcheron.

Claude et sa fille, stoïques et s'encourageant du regard, assistaient impassibles à ces préparatifs dont, par une exagération des ordres donnés on ne cherchait pas à leur dissimuler la saisissante horreur.

Bien au contraire de ce qui se passe d'habitude en pareil cas, les soldats les avaient entraînés jusqu'au pied du chêne qui devait servir de gibet. On voulait, en agissant ainsi, faire subir d'avance au condamné toutes les terreur de l'agonie et infliger à Jeanne l'épouvantable spectacle du corps de son père s'agitant dans l'espace, en proie aux dernières convulsions.

Mais ni l'homme taillé pour les luttes acharnées, ni la jeune fille qui avait, en naissant, hérité le courage de cette grande âme, ne manifestèrent de terreur, à la vue de tout cet appareil de mort.

Aux exclamations écœurantes des bourreaux, ils opposaient le calme des martyrs.

Et ce calme qui eût dû épouvanter le marquis eut pour effet de l'irriter davantage. Son incommensurable vanité l'aveuglait au point de le empêcher de voir combien il était petit, lui le gentilhomme qui se faisait bourreau pour la satisfaction d'une fantaisie de blasé ; combien il était petit, disons-nous, en face de ce simple bûcheron si digne dans l'odieuse épreuve qu'on lui infligeait, en dépit des lois de l'humanité ; en face surtout de

cette jeune fille qui se montrait si grande dans sa sublime résignation.

Le marquis de Crivellie voulut se donner des airs d'empereur romain assistant avec la plus froide indifférence aux combats de gladiateurs, destinés à mourir, les vainqueurs comme les vaincus.

L'attitude du bûcheron et celle de Jeanne l'exaspéraient à présent de telle façon qu'il eût éloigné toute idée de grâce, si son cœur de marbre eût pu s'ouvrir à un sentiment généreux.

Et, sans respect pour celui qui devait mourir, sans pitié pour la malheureuse créature qu'il condamnait à assister à ce supplice immérité d'un père adoré, il voulut prolonger les tourments que ces êtres courageux dissimulaient avec une inébranlable fermeté d'âme.

Il avait rêvé, cet indigne gentilhomme, d'égal en cynique impudence ces juges de l'Inquisition qui prétendaient faire s'humilier aux pieds des échafauds ceux qui allaient y monter pour la fidélité à leurs croyances et mourir pour leur foi.

—Ça, manant, prononça-t-il en se penchant à la fenêtre pour mieux se faire entendre des assistants groupés autour du chêne ; ça, manant, avant que tu ne rendes ta vilaine âme au diable, je consens à écouter les aveux que tu as à me faire sans doute.

—Je n'ai rien à dire, rien à avouer ! répondit Claude sans s'émouvoir.

Et il ajouta avec fermeté :

—Dieu nous jugera tous deux !

Nous devons le dire, Claude ne croyait pas que le marquis oserait faire exécuter l'arrêt qu'il avait pris sur lui de prononcer. Il supposait, au contraire, que l'irascible gentilhomme ne cherchait qu'à obtenir par la terreur qu'il prétendait provoquer chez le condamné, ce qu'il n'avait pu obtenir par la colère.

Il ne pouvait admettre, un seul instant, que tout gentilhomme et favori du roi qu'il était, M. de Crivellie se laissât aller à une action criminelle.

Aussi, s'il subissait, ainsi que nous l'avons dit, de secrets tourments, c'était dans l'unique crainte que Louis et le sonneur, perdant patience et le croyant perdu, eussent l'idée de se porter à quelque acte de vigueur, aussi inutile, du reste, qu'imprudent.

Et en cela, Claude avait le pressentiment de ce qui se passait dans le souterrain où le sonneur était, en effet, obligé de contenir l'ardeur de Louis qui voulait, coûte que coûte, courir au secours du bûcheron.

Le regard qu'à la dérobée le condamné adressait à sa fille, reflétait éloquentement sans doute cette appréhension, car une pâleur subite envahit le visage de Jeanne, en même temps que ses yeux prenaient une expression d'indicible effarement.

Le marquis avait aussitôt remarqué ce rapide changement de physionomie qu'il mit sur le compte de la terreur qu'il croyait avoir inspirée.

Et enhardi par ce qu'il supposait être un premier succès de son odieuse manœuvre, il s'écria d'un ton triomphant :

—Manant, tu as peur, je le vois, car tu sais que ce Dieu que tu réclames pour juge, te demandera compte de tes méfaits. Si donc, tu veux obtenir sa miséricorde, fais ici la confession de ton crime ! Avoue, malheureux, que tu as désobéi à la volonté de Sa Majesté en donnant asile à la demoiselle Madeleine de Blangis.

—Je n'ai rien à dire, rien à avouer ! répéta le bûcheron.

A ces mots la fureur du marquis ne connut plus de bornes. Il s'était dressé de toute sa hauteur. Et les poings tendus, il gesticulait comme un possédé.

—Qu'on le pend ! ordonna-t-il à la fin d'une voix tonnante.

Cette fois Claude sentit un frisson lui glisser dans les moelles.

Il comprenait enfin que le marquis ne s'arrêterait plus sur la pente où l'avait engagé sa vanité, et que, la fureur aveuglante aidant, il irait jusqu'au bout, jusqu'au crime.

Claude se vit irrémédiablement perdu s'il persistait à se taire ; perdu également s'il consentait à avouer.

A l'idée de mourir sans profit pour ceux qu'il aime et qu'il a voulu conserver l'un à l'autre, de mourir de la mort des criminels devant sa fille à laquelle le désespoir peut, au dernier moment, arracher la vérité, le malheureux se sentit pris de vertige.

Une immense révolte se déchaînait en lui : révolte de la sève, de la force, de la vie protestant contre la mort brutale, immédiate, sans transition.

Mais déjà les soldats l'entourent et le séparent de Jeanne maintenue à distance et qui, désormais, ne cherche plus à cacher les mortelles angoisses qui ont envahi son âme.

Deux des militaires qui ont accepté de faire l'office d'exécuteurs, apportent la corde qu'on a préparée pour le supplice.

Un troisième s'est improvisé valet de bourreau.

Il attend, à cheval sur une branche du chêne, qu'on lance le bout de la corde qu'il doit assujettir à l'arbre qu'on a choisi pour en faire la potence.

Tout cela s'est accompli au milieu d'un frémissement général de l'assistance et alors que de toutes parts s'élèvent des exclamations, des cris, des menaces, des malédictions.

Le tumulte est arrivé à son comble, au moment où s'achèvent les sinistres apprêts.

Soudain le silence s'est fait.

Tous les regards se sont tournés vers le marquis.

Disons à leur louange que, parmi les spectateurs avides d'émotions, il s'en trouvent qui espèrent encore que l'arrêt si sévère ne sera pas exécuté.

Ils attendent, silencieux, mornes, ce que va dire M. de Crivellie.

Mais ces cœurs honnêtes ont, malheureusement une trop bonne opinion du gentilhomme, infatigable et maussade d'ordinaire, et qu'une colère de blasé et des emportements d'inas-souvi, ont transformé aujourd'hui en un misérable ayant des instincts de fauve.

A le voir s'agiter en ce moment, on comprend enfin que l'odieux personnage ne s'arrêta qu'aux plus extrêmes décisions.

En effet au milieu d'un silence lugubre, la voix du marquis s'élève pour articuler ces mots :

—Qu'on exécute mes ordres !

Aussitôt la corde est passée autour du coup du patient.

Deux hommes robustes se sont attelés des mains à cette corde qui commence à se tendre sous le poids du corps qui perd pied.

Jeanne a poussé un cri terrible...

.....
Ca cri a retenti jusqu'au fond de l'âme de cette autre infortunée, Madeleine, au moment même où la pauvre créature s'abimait dans sa douleur.

A ce cri, Madeleine s'est levée. Elle ne peut plus douter, maintenant, que c'est le supplice du bûcheron qui commence.

Alors elle n'hésite plus. Peu lui importe de s'exposer aux regards du marquis. Elle s'élance comme une folle. Et du seuil de la porte, elle crie aux bourreaux :

—Arrêtez !... Arrêtez !

Le marquis et ses compagnons, stupéfaits, se sont aussitôt précipités sur les pas-de la jeune femme.

VIII

LA VOLONTÉ DU SONNEUR

Nous avons dit tout à l'heure dans quel état d'agitation se trouvait Louis. Force lui avait été toutefois de se rendre aux observations du sonneur.

Les deux hommes s'étaient peu à peu avancés jusqu'à la porte de la cuisine et pouvaient maintenant sinon la suivre de l'œil, du moins se rendre à peu près compte de la scène qui se déroulait dans la cour, sous le vieux chêne.

Ils avaient entendu les ordres données par le marquis et, cette fois encore, le jeune homme avait porté vivement la main à la poignée de sa rapière. Un geste impérieux du sonneur

s'arrêtait au moment où il allait commettre l'imprudencé de courir se jeter sur le marquis.

Mais lorsqu'il eut entendu le cri poussé par Jeanne, lorsqu'il eut reconnu, une seconde plus tard, la voix de Madeleine qui criait aux bourreaux : " Arrêtez !... arrêtez !... ", lorsqu'enfin il eut compris que la femme qu'il avait, deux mois auparavant, arrachée à ceux qui la retenaient loin de lui, se jetait, épouvue, au milieu de cette soldatesque irritée, au risque de devenir la proie du marquis de Crivellie, oh ! alors, Louis se sentit devenir fou, fou de douleur et de rage. Un nuage de sang passa sur yeux et un long tressaillement agita tout son être.

Il n'y avait plus à imposer de volonté, par la persuasion, à cet homme exaspéré dont le sang brûlait les veines, dont les idées tourbillonnaient dans le cerveau en feu.

Le sonneur le comprit ainsi, car saisissant Louis à bras le corps, il l'enleva de terre et l'emporta dans le souterrain, avant que le malheureux eût eu le temps de s'opposer à cette violence.

La boiserie qui fermait l'entrée du souterrain, avait, instantanément repris sa place : Louis était enfermé au milieu des ténèbres, toujours maintenu dans l'impuissance par son vigoureux compagnon.

Et pendant quelques instants les deux hommes demeurèrent ainsi poitrine contre poitrine. Le sonneur pouvait sentir battre avec violence le cœur du jeune homme ; il pouvait entendre le souffle irrité de Louis bruir comme des gémissements contenus, comme des sanglots étouffés.

Cet homme de bronze en fut remué jusqu'au plus profond des entrailles.

Ses bras se détendirent pour rendre au désespéré la liberté des mouvements. Sa voix se fit paternelle.

—Pauvre enfant, dit-il avec émotion, Dieu est témoin que j'éprouve comme toi des souffrances terribles ; que, comme toi je voudrais courir aux misérables dont la fureur se déchaine en ce moment contre un homme désarmé et deux femmes abandonnées...

—Et c'est moi..., moi qui les abandonne, s'exclama Louis avec un cri de rage ; c'est moi l'époux de l'une, moi le frère de l'autre, c'est moi qui reste ici, enfermé, quand, à quelques pas de moi, s'accomplit un monstrueux forfait, quand ma bien-aimée Madeleine va devenir la proie de l'homme à qui la France veut la jeter en pâture.

Il brandissait sa rapière dont l'acier raisonnant en tombant avec force contre les murs.

Sa voix s'étranglait dans sa gorge.

—Et c'est vous, vous un brave entre les plus braves, vous qui avez entretenu mon courage, développé mon énergie, c'est vous qui me commandez à cette inaction coupable, criminelle ; c'est vous qui m'empêchez de voler où m'appelle mon amour !

—Oui ! Et c'est pour te retenir dans ton devoir ! répliqua le sonneur du ton de paternelle fermeté dont on parle aux jeunes gens qu'on estime.

Puis il reprit après un court silence :

—Ah ! je sais bien, Louis, que je torture ton âme en ce moment où elle est tout entière à la chère créature que je t'ai donnée pour compagne.

Il appuya sur cette dernière partie de la phrase, afin de la bien souligner ; et, en effet, le mari de Madeleine comprit l'intention, car il laissa retomber, avec un soupir de découragement, son bras qui tout à l'heure brandissait la rapière, avec un geste de menace.

Mais ce ne fut là qu'une défaillance de quelques secondes. Le désespoir qui torturait Louis était de ceux qui ne laissent pas de répit.

Le malheureux homme frappé dans son affection la plus chère ne pouvait désarmer ainsi.

Il releva le front.

—Mon devoir n'est-il pas de défendre Madeleine contre tous, de la défendre jusqu'à ce que mon bras ne puisse plus porter de coups ?...

...Du reste, je lui ai juré, le jour où je l'ai conduite ici...

—Après toutefois que je t'eusse aidé à l'enlever du cloître qui lui servait de prison ! fit le sonneur d'une voix calme et grave.

Cette réplique arriva à son adresse, comme un coup porté droit. Louis chancela comme s'il eût été atteint en plein cœur.

—Vous n'aurez donc pas pitié de souffrances que j'endure ! prononça-t-il.

—Je veux que tu sois homme ! répondit le sonneur.

Puis avec une animation qui augmentait à chaque mot :

—En ce moment, ce sont eux que tu voudrais secourir qui se chargent de te donner, eux-mêmes, l'exemple du devoir. Est-ce que Claude a hésité, un seul instant, à se laisser entraîner, condamner, quand il lui suffisait, pour éviter les épreuves de livrer Madeleine ?

...N'as-tu pas vu, Jeanne, cette fille sublime, se dévouer pour sauver sa camarade d'enfance, ta femme, Louis ?

...Et tout à l'heure encore, Madeleine n'a-t-elle pas compris que son devoir lui commandait de ne pas accepter le sacrifice, alors qu'il y avait danger de mort pour ceux qui l'accomplissaient. Certes, continua le sonneur, je ne m'attendais pas à ce dévouement. Je reconnais qu'il me plonge dans la plus grande perplexité comme il te plonge dans l'immense affliction que tu subis... Mais je ne puis qu'admirer la noble femme qui a su imposer silence à son amour pour toi, à sa douleur, à son désespoir, quand il s'est agi d'arracher aux bourreaux l'homme qui allait périr pour elle !...

—Et je l'abandonnais ? s'exclama Louis d'une voix déchirante !... Ah ! vous l'avez dit, elle me donne l'exemple du devoir ; et maintenant qui donc oserait s'opposer à ce que je l'accomplisse ?

—Moi !

En prononçant ce mot, le sonneur s'était emparé du bras de son interlocuteur. Il entraîna celui-ci au fond du réduit, et, brusquement, il saisit l'anneau de fer pour soulever la pierre de taille qui bouchait l'ouverture de la seconde partie du souterrain.

Par le trou béant, une lueur se projeta sur les deux personnages qui, debout, face à face, pouvaient juger à présent du changement qui s'était opéré dans leurs physionomies respectives.

Les traits convulsés du jeune homme portaient la marque des plus effroyables tourments de l'âme. Dans ses yeux se lisaient la douleur, l'affaiblissement, le délire que subissait son esprit.

Le sonneur était, lui aus-i, singulièrement transfiguré.

Sur son visage la placidité de l'homme d'église et une expression de finesse aimable, qui le caractérisaient d'habitude, avaient fait place à un masque sévère où l'énergie et la résolution marquaient leur empreinte vigoureuse.

L'un et l'autre demeurèrent saisis, impressionnés, presque hésitants, car, à la vue des ravages qui s'étaient opérés en eux, la même pensée douloureuse et pénible était venue, en même temps, à ces deux hommes liés par une étroite affection et une estime réciproque.

Mais le sonneur avait refoulé aussitôt l'attendrissement qui commençait à se manifester en lui.

Rivé à la mission qu'il s'était imposée, il voulut demeurer rigoureusement fidèle au serment qu'il avait prononcé et aux engagements qu'il avait pris, le jour où il acceptait d'être le chef mystérieux, l'âme, de cette vaste association dite des "Mécontents", laquelle devenait dans l'ombre, chaque jour, plus puissante dans son organisation, plus redoutable dans son action occulte et sans cesse renouvelée.

Il couvra d'un regard chargé de la plus franche sollicitude, le malheureux homme qui s'adresse à lui avec une expression suppliante.

Il adoucit, intérieurement, cet élan que l'amour inspire, et son âme tressaille et souffre de la contrainte qu'il est obligé de s'imposer, pour ne pas lui-même armer le bras vengeur, pour ne pas crier à ce valeureux : "—Va, mon fils ; va frapper

au visage l'homme qui souille de son regard venimeux ta bien-aimée, la mère de ton enfant !”

Et quand le désespéré s'écrie, une dernière fois : “—Laissez-moi sauver l'épouse adorée, laissez-moi sauver Madeleine,” il répond en hochant tristement la tête :

—Tu ne la sauverais pas, Louis, et tu périrais fatalement, sans profit pour la cause à laquelle tu dois tout ton courage et tout ton sang !

Puis parlant avec une véhémence qui contrastait avec le ton si calme qu'il avait eu jusque-là :

—Crois-moi, Louis, prononça l'énergique personnage, je lis dans tes yeux tous les reproches que, tacitement, tu m'adresses ; je comprends, sans que tu l'exprimes, tous les ressentiments qui s'amoncèlent dans ton cœur.

...Tu te dis que c'était peu la peine de t'avoir uni à Madeleine, puisque je la laisse ravir sans tes yeux, en t'interdisant de combattre le ravisseur !

...Tu te demandes si tu ne vas pas te révolter, à la fin, contre cette rigueur, si tu ne vas pas maudire celui qui t'impose ici sa volonté !

Louis frémissait.

Chacune des paroles sortant de la bouche du sonneur lui martelait le cœur et lui broyait l'âme.

Et cependant il n'eut pas la force de protester contre cette appréciation si précise des sentiments qui envahissaient son être, à ce moment.

Il courba le front sous le regard pénétrant de l'homme qui lisait si profondément dans sa pensée.

—Ecoute-moi, mon fils, continua le sonneur, si je t'ai uni à Madeleine, ce n'est pas seulement pour réaliser les vœux les plus chers de ton cœur. Une pensée plus élevée me guidait en cette circonstance.

Louis écoutait avec anxiété, les yeux fixés sur les yeux du sonneur.

Celui-ci continua :

—Un jour, un homme marchait au supplice. A côté de lui un pénitent noir, la tête encapuchonnée, portait le crucifix, et parlait à voix basse au patient comme pour le préparer à monter pieusement devant Dieu.

...Tout autour de l'échafaud la foule attendait, vociférant des malédictions à l'adresse de celui qu'on avait condamné comme coupable du crime de lèse-majesté.

...Et lui, indifférent à tout ce tumulte, il n'avait plus qu'une pensée dans cette tête qui allait rouler sous la hache du bourreau. Il songeait à son enfant, sa fille qui resterait seule au monde, exposée à la misère, méprisée, repoussée, chassée comme l'enfant d'un supplicié.

Louis fit un mouvement pour interrompre. Le sonneur lui saisit le bras avec force, en disant :

—Tu m'écouteras jusqu'au bout, car ce que tu vas entendre te fera comprendre peut-être où est ton devoir.

...Louis, poursuivit-il, ce que je vais te révéler est resté, jusqu'à ce jour, un secret entre Dieu, Claude et moi !

Le jeune homme s'inclina, atterré, tandis que le sonneur achevait son récit comme suit :

—Le pénitent s'était agenouillé à côté du condamné qui murmurait en guise de confession : “—Vous avez voulu m'assister, vous qui savez que je suis innocent. Celui qui va mourir vous remercie. Je vous confie mon unique enfant, voulez-vous lui servir de père ?” Le pénitent leva le crucifix et répondit : “—Je vous en fais le serment devant Dieu !”

...Le condamné leva les yeux au ciel et un soupir de soulagement s'échappa de ses lèvres. Et le pénitent l'entendit murmurer : “—Maintenant, je vais mourir en paix !”

...Puis s'adressant à l'exécuteur des hautes œuvres, il prononça d'une voix forte et calme : “—Je vous attends, monsieur !” Le bourreau avait saisi sa proie ; il fit courber cette tête qui, désormais, lui appartenait. Et tandis que la hache se levait étincelante au soleil, le pénitent put une dernière fois murmurer à l'oreille du condamné : “—Sur cette image du Sauveur, je jure que ta fille te vengera un jour ; je la pla-

corai si haut que le roi lui-même ne saura plus l'atteindre... Meurs en paix, martyr !” La hache s'abattit, la tête roula et un jet de sang vint incréder la main qui tenait la croix, comme pour rappeler au pénitent le serment qu'il venait de faire.

—Eh bien, continua le sonneur, il l'a déjà tenu en partie, ce serment. Et aujourd'hui, il te demande, Louis, de l'aider à accomplir la seconde partie de la tâche qu'il s'est donnée, car celui dont le bourreau a montré à la foule la tête sanglante, s'appelait le baron de Blangis !

...Le pénitent, c'était moi !

Louis chancela comme s'il eût été subitement frappé de vertige.

Le sonneur, les bras croisés sur la poitrine, le contempla pendant quelques secondes. Puis il articula froidement :

—Louis, tu as juré à celle qui devenait ta compagne de vivre pour elle, de vivre pour la protéger, de vivre pour qu'elle puisse en tout temps compter sur ton amour, ton courage et ton énergie ! Tu as fait comme moi un serment ; j'ai tenu le mien.

...Maintenant tu es libre de sortir d'ici ! Tu es libre d'aller te faire tuer, si tu le veux, mais inutilement, sous les yeux de Madeleine !

En prononçant ces paroles, le sonneur s'était effacé comme pour livrer passage.

Louis se jeta éperdument dans ses bras en s'écriant :

—Ah ! défendez-moi contre moi-même !

Et il n'opposa plus de résistance quand le sonneur l'ayant entraîné dans la seconde partie du souterrain, laissa retomber la pierre qui en bouchait l'entrée.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

La 2^{me} série a pour titre : *LES RUINES ENCHANTÉES.*

LES NOISETTES

PAR HENRY GRÉVILLE

La verte avenue toute droite s'allongeait sous les branches croisées, bien loin, bien loin, terminée par un point blanc qui était la plaine lumineuse, où le soleil faisait ondoyer l'or des blés.

La charmille qui bordait l'allée de vert gazon, fraîchement émondée, donnait à ce bois l'apparence d'un paysage de jardin, tel qu'on en voit à Versailles ou dans les gravures d'Eisen.

Des deux côtés le clair taillis s'étendait, formant de petits flots de verdure où le soleil jetait des percées joyeuses de mouvante lumière, suivant la fantaisie du vent léger, qui passait sur les cimes avec un joli bruissement de feuilles froissées.

Ils marchaient tous deux dans l'allée, lentement à petits pas, elle, s'appuyant sur le pommeau de son ombrelle à haute canne ; lui, tout droit encore et guilleret, les mains derrière le dos ; elle, les cheveux couverts d'une dentelle sous laquelle ses petites boucles argentées semblaient mousser et frissonner ; lui, sous un chapeau de paille à larges bords qui faisait penser aux chaudes journées de ce pays où les nègres, revêtus de caleçons blancs, travaillent dans les cannes à sucre, sur les images de vieilles boîtes de sucre d'orge ou dans les éditions vieillottes de *Paul et Virginie*.

Ils se boudaient visiblement, car ils allaient sans se parler, sans se regarder, hormis à la dérobée, et le coup d'œil qu'ils se jetaient alors était chargé de reproches. Après qu'ils eurent ainsi franchi la moitié de l'avenue, ils se trouvèrent pourtant moins loin l'un de l'autre, et force leur fut de se parler.

—C'est décidé alors, dit-elle d'une voix douce où tremblait

pourtant un reste de colère, vous voulez faire le malheur de ces enfants ?

—Je veux, au contraire, que notre petite-fille ne puisse jamais me reprocher d'avoir causé son malheur par mon imprudence.

Elle haussa les épaules, mais très légèrement, comme une vieille dame bien élevée qu'elle était.

—Parce que le garçon qui l'aime est moins riche qu'elle... la belle affaire ! Ils sont toujours sûrs d'avoir du pain...

—Mais pas de beurre ! fit observer le grand-père.

—Quand on s'aime, on mange des baisers sur son pain, répondit-elle avec un demi-sourire.

Comme il ne disait rien, elle fit encore quelques pas, regardant à droite et à gauche, puis s'arrêta devant un coudrier :

—Regardez donc, mon ami, fit-elle, il me semble voir là des noisettes.

Avec sa politesse chevaleresque, le grand-papa s'approcha, appliqua à ses yeux son lorgnon d'or, regarda le coudrier et répondit :

—Ce sont des noisettes, en effet.

—Voulez-vous me les cueillir, mon ami ?

Le grand-papa regarda le grand-maman avec quelque surprise. Voilà déjà quelques années que ni l'un ni l'autre n'avaient trouvé de plaisir à manger des noisettes... Cependant il passa le crochet de sa canne sur la branche, qu'il amena jusqu'à sa femme ; elle cueillit délicatement le frais bouquet de petites noisettes à demi mûre et les mit à son corsage avec une épingle.

—Vous ne vous rappelez pas ? dit-elle.

Un rayon de soleil traversant la feuillée éclaira singulièrement le visage de bon papa, ou bien était-ce un souvenir ? Les yeux gris de grand-maman plongeaient dans les siens avec une persistance inquiétante.

Il se rappelait fort bien, mais que venaient faire ici les noisettes dans une affaire aussi sérieuse que le mariage de leur unique petite fille ?

Bon papa feignit de s'occuper d'un arbre dont les branches basses réclamaient l'émondeur, mais bonne maman l'avait pris par sa boutonnière.

—C'est ce coudrier-là, dit-elle, — car c'est un vieux coudrier, — qui était si chargé de noisettes l'année que...

—Je sais, je sais, fit bon papa, en cherchant à s'échapper, mais elle le tenait bon.

—J'étais ici même, il vous en souvient, et j'avais dépouillé les branches basses quand vous vîtes... C'est vous, mon ami, qui avez terminé la cueillette, et à mesure que les noisettes tombaient dans mon tablier, vos yeux devenaient plus bavards. Le dernier bouquet, c'est vous, je crois, qui l'avez attaché à la place où je viens de mettre celui-là.

—Ma chère femme ! murmura bon papa.

—Et vous m'avez dit en même temps :

—Madelinette, si vos parents refusent de nous marier, je me ferai sauter la cervelle...

—Et on nous a mariés, et nous sommes heureux depuis trente sept ans, conclut bon papa.

—Et nous n'étions pas riches ; nous le sommes devenus... les enfants le deviendront... vous souvenez-vous ?...

Ils n'en dirent pas plus long, car ils s'étaient pris le bras et marchaient vaillamment côte à côte vers l'orée du bois, ou le point blanc devenait comme une grande ogive pleine de lumière.

Ils causèrent ensuite longuement.

—Il faudra nous restreindre un peu, dit bon papa, et faire la dot plus forte.

—Soit, dit bonne maman, on se privera de bon cœur.

—Et comme cela, avec leur pain, les pauvres enfants auront un peu de beurre...

—Et pendant qu'ils sont jeunes, conclut en souriant grand-maman, ils auront aussi des noisettes !

FIN.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crassées, peau rude, etc.

"LE SAMEDI"

Publication hebdomadaire illustrée. Revue littéraire, scientifique et sociale, 16 pages par semaine, grand format.

PRIX D'ABONNEMENT : UN AN, \$2.50 ; SIX MOIS, \$1.25.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, . . . 5 CENTIMS.

EN VENTE PARTOUT.

S'ADRESSER A DANSEREAU, BELLEAU & CIE,

Fermiers de la circulation,

516 RUE CRAIG, Montreal.

Grande Sensation !

LES

CHEVALIERS DU POIGNARD

Magnifique Roman à Bon Marché

15 c. — seulement — 15 c.

17 c. — par la poste — 17 c.

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton d'aujourd'hui LES CHEVALIERS DU POIGNARD, contenant 260 pages grand format, que LE SAMEDI vient de publier.

HATEZ-VOUS d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

DANSEREAU, BELLEAU & CIE.,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.



LES MEDECINS IMPUISSANTS A LE GUERIR. 2
SEDAMVILLE, HAMILTON CO., ONT., Juin 1889.

Depuis huit mois je souffrais de débilité nerveuse et les médecins étaient impuissants à me guérir. J'achetai une bouteille de Tonique Nerveux du Père Koenig, et je me suis complètement guéri en le prenant.

W. HUENNEFELD.

ROBUSTE ET PLEIN DE SANTE.
RUTLAND, VT., nov. 1888.

M. O. F. Connors écrit à la date ci-dessus: On attend mon retour, au dernier jour de l'an, sur le Tonique Nerveux du Père Koenig. Mon enfant, depuis l'âge de 11 mois, tombait en convulsions. Plusieurs médecins avaient été consultés, mais sans aucun résultat. Je pouvais à peine le faire marcher, mais dès qu'il prit votre Tonique, il changea pour le mieux. Aujourd'hui il est guéri, robuste et plein de santé.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades peuvent se procurer aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Dr. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.
A Montréal, par E. Léonard, 113 rue St-Laurent.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE.

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE PAR JOUR POUR LA SEMAINE FINISSE
SANT LE 26 AOUT 1893,

31,016

Bureaux

71 et 71a Rue Saint-Jacques, Montréal.

- Liste des numéros parus dans la Bibliothèque à Cinq Cents
- Le Banquier des Pirates, 1^{re} série.
 - L'Archipel on feu, 2^o série.
 - Tancrède de Rohan.
 - Le Petit Vieux des Batignoles.
 - La Rose Blanche, 1^{re} série.
 - Le Dernier des Enfants d'Edouard, 2^o série
 - Le Pêcheur de Perles, 1^{re} série
 - Les Frères de la Cote, 2^o série
 - Les Voleurs de Chevrons, 1^{re} série
 - La Chasse aux brigands, 2^o série
 - Le Peau Rouge, 2^o série
 - Le Crime de Pierrefite, 1^{re} série
 - La Révélation, 2^o série
 - Colomba 1^{re} série
 - La Vengeance Corse, 2^o série
 - Le Fou Yegof, 1^{re} série
 - L'Invasion, 2^o série
 - Le combat de Falkenstein, 3^o série
 - L'Honnête Criminel
 - Le bureau de Poste de St Martin-des-Monts, 1^{re} série
 - Bon sang ne peut mentir, 2^o série
 - Valérie, 3^o série
 - L'Héritage Fatal, 1^{re} série
 - Le Jettatore, 2^o série
 - Le Jeune In-Idone, 1^{re} série
 - Partie pour le Canada, 2^o série
 - Les Chevaliers de l'As de Pique, 1^{re} série
 - Le Filo de Margared, 2^o série
 - Le Diamant Caché, 1^{re} série
 - Camille, 2^o série
 - Le Testament du Commandeur, 3^o série
 - Une Famille Corse, 1^{re} série
 - La mort de Pierre Duverney, 1^{re} série
 - La Folle, 2^o série
 - Le Sacrifice de Germaine, 3^o série
 - La Vengeance, 4^o série
 - La Justice de Dieu, 5^o série
 - Ginevra
 - La Chasse à l'Héritage, 1^{re} série
 - Le bal Masqué, 2^o série
 - Les Deux Sœurs, 3^o série
 - Le Revenant, 1^{re} série
 - Tom Sandons, 2^o série
 - L'Œil de Vichnou, 3^o série
 - L'homme à l'oreille cassée, 1^{re} série
 - Le colonel Fougas, 2^o série
 - Vau de Haine, 1^{re} série.
 - 1^{re} série, Le Chat du bord
 - 2^o " La Brûle-Gueule
 - 3^o " Philopen le Poulpican
 - 4^o " Chouans et Républicains
 - 5^o " A coups de fusil
 - 6^o " L'Enlèvement de Jeann
 - 7^o " Kernoc
 - 8^o " A la Balonnette
 - 9^o " Le secret de Philopen
 - 10^o " Crochetout
 - Le dernier des Trémolin
 - Le mangeur de Poudre
 - L'Assassinat de Versailles
 - Le crime de la rue St Laurent
 - 1^{re} partie, Le Meurtre
 - 2^o " La chasse à l'Homme
 - 3^o " L'Explosion
 - La mort d'un Forçat.
 - 1^{re} partie, L'Evasion du Baigne
 - 2^o " Forçats et Gendarmes
 - 3^o " La mort de Rouget
 - Le condamné à Mort.
 - 1^{re} partie, Le Mort Ressuscité
 - 2^o " L'Echafaud
 - Les Ecumeurs de Rivières
 - 1^{re} partie, Les débus du Bossu
 - 2^o " A la recherche de son
 - 3^o " Père et fils [Pèr
 - Vingt ans à la Bastille
 - L'Assassiné Vivant.
 - 1^{re} partie, Le Crime
 - 2^o " Disparu
 - 3^o " Le Détective et 1^{re} partie de Floral
 - Floral, 1^{re} partie
 - 2^o partie, Dans les Mines
 - 3^o " La famille Charlot
 - Sans Cœur 1^{re} série
 - La Voix Maudite, 2^o série
 - Le Fou, 3^o série
 - Le Mariage ou l'Echafaud, 1^{re} série
 - L'Assassin de sa Femme, 2^o série
 - Le Mari coupé-onné, 3^o série
 - Une misérable fin, 4^o série
 - Les Jeunes Filles de Paris, 1^{re} série
 - Les Mauvaises Langues, 2^o série
 - Le Secret d'une Mort, 3^o série
 - Le Cœur et l'Honneur, 1^{re} série
 - Irresse du Cœur, 2^o série
 - Désespoir et Suicide, 3^o série
 - Les Mariages d'Intérêt
 - 1^{re} série, Un Mariage d'Inclination
 - 2^o série, Un Duel au Mariage
 - 3^o série, Les Mariages d'Amour
 - 4^o série, Un Mariage Heureux
 - Les Deux Rivaux, 1^{re} série
 - Deux Epreuves, 2^o série
 - Le Mariage Rompu, 3^o série
 - La belle suicidée, 4^o série
 - Lo Pardon
 - 1^{re} série, Les Fiancailles
 - 2^o série, Le Devoir et l'Honneur
 - 3^o série, Les Tempêtes du Cœur
 - 4^o série, Un Double Mariage
 - Gracella, 1^{re} série
 - Une Tombe, 2^o série
 - Le Fou par Amour
 - Les Brigands, 1^{re} série
 - Une nuit d'angoisse, 2^o série
 - La Maison du Franc, 3^o série
 - Le Beau-François, 4^o série
 - Le Loup dans la Bergerie, 5^o série
 - La Revanche de Vasseur, 6^o série
 - Le Vol et l'Amour, 1^{re} série
 - L'Epreuve, 2^o série
 - Le Malfaiteur, 3^o série
 - Je vous tuera, 4^o série
 - Vendue par son Père, 1^{re} série
 - Les angoisses d'un Père, 2^o série
 - Le bon Ange, 3^o série
 - Le Coupable, 4^o série
 - Une Révélation Périble, 5^o série
 - Un coup de théâtre, 6^o série
 - Les chevaliers du conteau, 1^{re} série
 - La lettre enchantée, 2^o série
 - Un Drama dans un puits, 3^o série
 - Amour! Amour! 4^o série
 - Les Gueux, 5^o série
 - La Fille de la Victime! 6^o série
 - La Sentence, 7^o série
 - Une Légende Indienne, 1^{re} série
 - Le Sorcier, 2^o série
 - La Vengeance d'une Femme.
 - Deux Haines, 4^o série
 - Les Deux Orphelines, 1^{re} série
 - Les Ravisseurs, 2^o série
 - Enlèvement et Duel, 3^o série
 - La Frochard, 4^o série
 - La Petite Aveugle, 5^o série
 - Le Mariage Forcé, 6^o série
 - Le Calvaire d'une Orpheline, 7^o série
 - L'Histoire de Marianne, 8^o série
 - La Prison des Fiancés, 9^o série
 - L'Egoïsme du Cœur, 10^o série
 - Une Famille qui tue, 11^o série
 - L'Aveu, 12^o série
 - La Fin d'une Infortune, 13^o série
 - Fin d'une Misérable, 14^o série
 - Amour et Bonheur, 15^o série
 - Jean Loup
 - 1^{re} série, Jean Loup [vago
 - 2^o série, Légende de l'homme sau-
 - 3^o série, L'Amour d'un Sauvage
 - 4^o série, L'Enfant du Malheur
 - 5^o série, Deux Larmes
 - 6^o série, L'Oiseau Noir
 - 7^o série, Colombo et Vautours
 - 8^o série, Le Commencement de la [Fin
 - 9^o série, Le Dossier d'un Bandit
 - 10^o série, Un Bouquet Fait Parler
 - 11^o série, Le Réveil de Jeanno
 - 12^o série, Le Rendez-Vous
 - 13^o série, La Mémoire du Cœur
 - 14^o série, Huse contre Huse
 - 15^o série, Le Triomphe de la Ca- [Romnie
 - 16^o série, L'Argent n'est Rien
 - 17^o série, Les yeux d'une Femme
 - 18^o série, Le Mort Vivant
 - 19^o série, Vengeance de Femme
 - 20^o série, Le Vrai Chatiment
 - 21^o série, La Belle Dyorah
 - La Dame en Noir
 - 1^{re} série, La Dame en Noir
 - 2^o série, La Provocation
 - 3^o série, Une Page d'Amour
 - 4^o série, L'Enlèvement de l'Enfant
 - 5^o série, L'Enfant Retrouvé
 - 6^o série, Ami et Rivaux
 - 7^o série, Le Réveil d'une Volonté
 - 8^o série, Prologue d'une Sombre [Histo
 - 9^o série, Bonheur Perdu
 - 10^o série, La Revanche de Blanche
 - 11^o série, Soldats et Bandits
 - 12^o série, Douleur d'Amour
 - 13^o série, Souffrance Inconnue
 - 14^o série, Itayon de Solcil.
 - Sergo Panine
 - 1^{re} série, Sergo Panine
 - 2^o série, Entre Femmes
 - 3^o série, Gendre et Belle-Mère
 - La Belle Clarisse
 - Toute une Jeunesse
 - 1^{re} série, Toute une Jeunesse
 - 2^o série, L'Amour Partag